



DOSSIER SPÉCIAL

COMPLÈTEMENT DINDE
Les impacts du «prêt-à-penser»



ZOOM CAMELOT

LA LÉGÈRETÉ DE
Nicole Giard

L'ITINÉRAIRE

Volume XVIII, n° 22
Montréal, 15 novembre 2011

GILBERT SICOTTE

Un petit pas dans l'Histoire

3\$



ÉTAIT LÀ POUR VOUS



**S'IL
DEVIENT
INAPTE**



SEREZ-VOUS LÀ POUR *TOI?*

514 873-4074
1 800 363-0021

WWW.CURATEUR.GOUV.QC.CA



Curateur public
Québec 



GÉRALD TREMBLAY
Maire de Montréal

UNE EFFERVESCENCE QUI TRADUIT LA CONFIANCE DES INVESTISSEURS ET DES CITOYENS

La vingtaine de grands chantiers en cours démontre de façon éloquente que le centre-ville de Montréal connaît un boom immobilier sans précédent.

Lieu de travail, de divertissement, de détente et d'études, notre centre-ville est également un milieu de vie pour des milliers de familles. L'offre résidentielle a d'ailleurs bien augmenté dans le secteur, pour des logements de tout type. Depuis 2001, on y compte en moyenne 1 000 nouvelles unités de plus par année. En témoignent des projets comme le Seville, le Wilson, le Sofia, qui poussent à vitesse grand V, ainsi que des projets à caractère social comme le Square Cartier, rue De Lorimier, ou les de Terrasses Hibiscus qui répondra, entre autres, à une clientèle de personnes âgées.

Le mois dernier, le conseil d'arrondissement approuvait également en première lecture trois projets majeurs d'espaces résidentiels et commerciaux à haute densité. Totalisant des investissements privés de plus de 580 M \$, la Place University

Saint-Jacques, la Tour Avenue des Canadiens et la Tour Union constituent une excellente nouvelle et confirment la confiance des investisseurs dans le dynamisme du cœur de Montréal.

Un centre-ville habité, c'est une grande force pour une ville comme Montréal. Il en résulte un double défi : celui de bien assumer notre rôle de métropole tout en assurant la qualité de vie des résidents.

Au cours de la prochaine année, de concert avec les acteurs du milieu, l'arrondissement de Ville-Marie développera un nouveau programme particulier d'urbanisme pour le pôle du Quartier latin dans le Quartier des spectacles. Vos idées nous intéressent! Écrivez-nous : partagetonidee.info ou sur la page Facebook Lumière sur le Quartier latin.

ELLE
ÉTAIT LÀ POUR VOUS

SI ELLE DEVIENT INAPTE

SEREZ-VOUS LÀ POUR **ELLE?**

514 873-4074
1 800 363-9020
WWW.CURATEUR.GOUV.QC.CA

Curateur public
Québec

UN DON À L'ITINÉRAIRE : UNE ACTION SOLIDAIRE POUR LES PLUS DÉMUNIS!

MARIE-HÉLÈNE CHOINIÈRE

Coordonnatrice au développement des partenariats
marieh.choiniere@itineraire.ca

L'itinéraire lance sa campagne de Noël dédiée à la réinsertion sociale des plus démunis. **Cette initiative est fondamentale face à l'augmentation criante de la pauvreté et de l'itinérance à Montréal.** Nous avons besoin de la générosité du grand public afin de poursuivre notre mission d'aide directe aux personnes dans le besoin.

Depuis plus de 20 ans, L'itinéraire a pour mission de redonner une place active en société aux personnes défavorisées. Par différentes initiatives d'économie sociale telles que le magazine *L'itinéraire*, le Café L'itinéraire, les services d'insertion jeunesse (18-30 ans), nous avons créé des structures de travail adaptées à la réalité des personnes éloignées du marché de l'emploi.

Grâce à vos dons, plus de 2 000 personnes ont trouvé une place en société à L'itinéraire par le biais de l'insertion au travail, de l'intervention psychosociale ou de l'aide alimentaire. Nous avons constaté que les personnes fréquentant L'itinéraire depuis au

moins six mois améliorent ou retrouvent leur stabilité économique, résidentielle et émotive. Après cinq ans de fréquentation de l'organisme, la presque totalité des toxicomanes a réduit ou a cessé de consommer des drogues.

Le magazine *L'itinéraire* est une alternative à la mendicité et un outil de réinsertion. Près de 125 camelots vendent le journal dans la rue et environ 50 camelots contribuent à sa rédaction.

Pour l'année 2012, L'itinéraire veut continuer d'offrir ses différents services d'insertion sociale. À l'heure actuelle, le contexte économique n'est pas des plus favorables. Différents programmes gouvernementaux finançant les organismes communautaires sont réduits, voire coupés. C'est pourquoi votre soutien, chers lecteurs et lectrices, est important!

Soyons solidaires et luttons ensemble contre la pauvreté.

COUPON D'ABONNEMENT / DE DON / D'ACHAT DE CARTES-REPAS

Pour une période de : 12 mois, 24 numéros
 6 mois, 12 numéros :

123,04\$
61,52\$

VISA, Master Card
 Chèque au nom du Groupe Communautaire L'itinéraire

Un camelot vous a encouragé à vous abonner? Nom ou numéro d'identification :

Numéro de la carte

J'ajoute un don de _____ \$

J'achète _____ cartes-repas à 4\$ chaque = _____ \$

Expiration _____ / 20 _____
Mois Année Signature

Les cartes seront distribuées par L'itinéraire.

Vous devrez distribuer des cartes dans la rue?

Nous vous enverrons le guide du bénévole et les cartes par la poste. Cocher si

TOTAL : _____ \$

*Plus recevoir votre reçu d'impôt doit être joint à votre don

Monsieur Madame

Prénom _____

Nom _____

Entreprise _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____ Code Postal : _____

Téléphone : (_____) _____

Courriel : _____

Postez votre coupon et votre chèque au Groupe communautaire L'itinéraire ou effectuez votre don en ligne au WWW.ITINERAIRE.CA :

2100, BOULEVARD DE MAISONNEUVE EST, SUITE 001, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2K 4J1

Contactez nous au 514 997-0238 poste 226



JOSÉE LOUISE TREMBLAY

Journaliste de rue
www.joseelouise.com



LA LÉGÈRETÉ DE Nicole Giard

Amie du camelot Yvon Massicotte depuis plus de 25 ans, Nicole Giard connaissait déjà *L'itinéraire* avant d'y offrir ses services comme camelot l'an dernier. Après le décès de son père, elle s'est retrouvée seule et a désiré rencontrer des gens. L'idée de vendre le magazine lui est venue, tout simplement. La quinquagenaire, d'un naturel rieur, a ponctué notre rencontre de ses petits rires.

«Je vends le magazine sur la Plaza Saint-Hubert l'après-midi et je vais au métro Beaubien à l'heure de pointe. J'aime ça parce que le monde me parle. Je suis moins renfermée», dit-elle candidement. Malgré quelques embûches rencontrées sur la rue depuis un an, Nicole persévère dans sa nouvelle voie. «J'aime ça! Les gens qui m'achètent le magazine sont gentils avec moi.»

Nicole est également une lectrice assidue du magazine. À chaque parution, elle s'installe confortablement et lit son *Itinéraire* d'une couverture à l'autre. «J'aime surtout lire les textes des camelots. J'aime en apprendre sur leur vie», explique-t-elle, animée.

INIQUITÉS NATURELLES

Native de Saint-Valérien, près de Saint-Hyacinthe, Nicole Giard a déménagé avec sa famille à Longueuil lorsqu'elle était enfant. «Je suis la plus vieille des trois filles et mon frère est l'aîné.» Nicole a manqué d'air à sa naissance, ce qui lui a laissé quelques séquelles physiologiques. Elle a souvent des problèmes d'équilibre et s'exprime avec quelques difficultés. Cela lui donne souvent l'air d'être ivre, alors qu'elle ne consomme presque jamais d'alcool. «J'aime prendre une bière sur une terrasse du Vieux-Montréal l'été lorsqu'il fait chaud, mais habituellement je ne bois pas. Moi, c'est les machines à sous mon problème», dit-elle, tout de même rieuse.

Le père de Nicole a été un amateur de chevaux de course et même, à une certaine époque, il en a possédé. «Il m'a introduit à cet univers. Quand les courses de chevaux à Montréal se sont terminées, je me suis tournée vers les machines à sous. En vendant *L'itinéraire*, je ne suis pas en train de gaspiller mon argent et je joue moins. J'ai donc plus d'argent qu'avant dans mes poches et je mange mieux», révèle-t-elle en souriant.

Nicole n'est pas allée longtemps à l'école, parce qu'elle avait des difficultés d'apprentissage. Ce qui ne l'empêche pas de se cultiver en lisant. Sa famille s'est occupée d'elle jusqu'à ce qu'elle puisse à son tour s'occuper des autres. Nicole a donc pris soin des enfants de sa sœur, Francis et Catherine, durant dix ans. «Ma sœur m'a dit : "au lieu d'avoir des enfants, tu garderas les miens", et toute ma vie, j'ai habité avec mes parents.»

J'aime [vendre *L'itinéraire*] parce que le monde me parle. Je suis moins renfermée.

- Nicole Giard

Le décès de son père l'a plongée dans l'ennui et le désarroi. «C'est parce que je m'ennuyais, puis que j'étais rendue toute seule que j'ai demandé à Yvon Massicotte si je pouvais vendre *L'itinéraire*. Il m'a dit oui tout de suite!», raconte-t-elle en rigolant. ♦

PHOTO : JÉRÔME SAVARY

Le Groupe communautaire L'itinéraire est un organisme à but non lucratif fondé en 1990 pour aider les personnes de la rue. Le conseil d'administration est composé en majorité de personnes ayant connu l'itinérance, l'alcoolisme ou la toxicomanie

L'ITINÉRAIRE

LES CAMELOTS SONT DES TRAVAILLEURS AUTONOMES. 50% DU PRIX DE VENTE DU MAGAZINE LEUR REVIENT.

Convention de la poste publication
No 40910015, No d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire, 2100, boul. de Maisonneuve Est, Montréal (Québec) H2K 4S1

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques (FCP) pour nos activités d'édition.



ISSN-1481-3572
n° de charité : 13648 4219 RR0001

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2100, boul. de Maisonneuve Est, bur. 001
Montréal (Qc) H2K 4S1

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Ste-Catherine Est

PRODUCTION L'ITINÉRAIRE
2103, rue Ste-Catherine Est, 3^e étage

TÉLÉPHONES : ADMINISTRATION
514 597-0238
SERVICES RUE
STE-CATHERINE
514 525-5747
TÉLÉCOPIEUR : 514 597-1544
SITE : WWW.ITINERAIRE.CA

LE MAGAZINE L'ITINÉRAIRE
Éditeur : Serge Lareault
Rédactrice en chef : Catherine Girouard
Superviseur de la rédaction : Jérôme Savary
Adjointe à la rédaction : Marie-Lise Rousseau
Commis à la rédaction : Josée Louise Tremblay
Stagiaire à la rédaction : Anh Khoi Do, Audrey Desrochers
Infographiste : Catherine Joannette
Coordonnateur à la conception visuelle : Ramy Massarani
Photo de la une : Alex Paillon
Révision : Édith Verreault, Hélène Pâquet, Sylvie Martin, Sophie Desjardins, Louise-Marie Dion, Lise Berthiaume, Catherine Flintoff, Nadine Boccacini, Lise Laganière, Mariène C. Rousseau et Marie-Françoise Lalonde.
Publicités et médias : Chloé Roumagère
Design et infographie du site Internet : Serge Cloutier, www.drafter.com

CONSEILLÈRES PUBLICITAIRES
Renée Larivière : 514 461-7119
renee.lariviere@itineraire.ca
Josée Poirier : 514 273-5002
josee.poirier@itineraire.ca

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION
Président : Stephan Morency
Vice-présidente : Catherine Isabelle
Trésorier : François Rousseau-Clair
Secrétaire : Gabriel Bissonnette
Conseiller, directeur général : Serge Lareault
Représentant des camelots : Yvon Massicotte
Conseillère : Lyne Toupin
Conseiller : Claude Lyrette
Conseiller : Jean-Guy Deslauriers

L'ADMINISTRATION
Directeur général : Serge Lareault
Coordonnatrice de l'administration : Marie Lareau
Directeur marketing : Richard Turgeon
Directrice médias et communications : Chloé Roumagère
Directrice du développement social : Sylvie Gamache
Coordonnatrice au développement des partenariats : Marie-Hélène Choinière

GESTION DE L'IMPRESSON
Edition sur mesure - TVA Publications - 514 848-7000
Directrice du développement des affaires : Patricia Dionne poste 2362
Coordonnatrice de production : Audrey Messier-M. poste 2249

IMPRIMEUR: IMPRIMERIE SOLISCO

SOMMAIRE

5

ZOOM CAMELOT

LA LÉGÈRETÉ DE NICOLE GIARD

5

8

DOSSIER SPÉCIAL

COMPLÈTEMENT DINDE!

8

14

ACTUALITÉ ET CULTURE

PRÉVENTION DE LA TOXICOMANIE

«DE HAMMOURABI À AUJOURD'HUI»

14

19

GRANDE ENTREVUE

GILBERT SICOTTE UN PETIT PAS DANS L'HISTOIRE

19

24

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

PHOTOREPORTAGE

PARCE QUE PERSONNE N'EST À L'ABRI

24

32

RÉSEAU SOLIDAIRE DE L'ITINÉRAIRE

L'ENCAN DE VIA CAPITALE EN SOUTIEN AUX SANS-ABRI

32

42

LES COULISSES DE L'ITINÉRAIRE

CHRONIQUE DE RUE «DJAKLETUNÉMOR»

42

ABONNEZ-VOUS WWW.ITINERAIRE.CA OU 514 597-0238
50% du prix de vente du magazine revient aux camelots.

QUEBECOR

Quebecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Cette publication est produite et rédigée en majorité par des personnes vivant ou ayant connu l'itinérance, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion sociale et professionnelle. La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec le 514 525-5747, poste 230.

L'ITINÉRAIRE EST MEMBRE DE:



AMECC
Association des médias de la capitale
communication



Le réseau international
des journaux de rue



L'ITINÉRAIRE EST APPUYÉ FINANCIÈREMENT PAR:





INACCEPTER L'INACCEPTABLE

Au square Victoria, dans les allées bordées des tentes des indignés d'Occupons Montréal, tout est calme. Beaucoup de jeunes sont présents. À la «cuisine du peuple», on prépare de bons plats distribués gratuitement. Au comité social, on planifie la prochaine conférence qui sera donnée. Un peu plus loin, on se réchauffe en bougeant au rythme des tam-tam, tout en échangeant des idées pour construire un monde meilleur. Bref, on manifeste son indignation contre les injustices du monde actuel. Et cette indignation, elle est belle, juste et nécessaire.

PHOTO : CATHERINE GIROUARD

Plusieurs Québécois n'en semblent pourtant pas convaincus. La même question revient souvent dans les débats : a-t-on autant de raisons de s'indigner chez nous qu'aux États-Unis, d'où le mouvement mondial est parti? Là-bas, les citoyens ont des raisons de se plaindre, ai-je entendu, touchés par les conséquences catastrophiques des crises économiques. Mais au Québec, pourquoi se plaint-on? Notre taux de chômage est moins élevé qu'aux États-Unis, nos pauvres sont mieux traités, nous avons un filet d'aide sociale pour eux, nos soins de santé sont «gratuits»...

Aurait-on perdu à ce point notre capacité d'indignation, au Québec? Sommes-nous aveuglés à ce qui nous entoure?

«Le pouvoir de l'argent (...) n'a jamais été aussi grand, insolent, égoïste, avec ses propres serveurs jusque dans les plus hautes sphères de l'État. Aux jeunes, je dis : regardez autour de vous, vous y trouverez les thèmes qui justifient votre indignation (...). Ce cri du cœur lancé par Stéphane Hessel – âgé de 94 ans! – dans son essai *Indignez-vous!* s'applique autant chez nous qu'aux États-Unis ou en Europe. Pauvreté, iniquité, manque de logements abordables, décrochage scolaire, *burn-out*, collusion et corruption, crises économiques, individualisme inquiétant... Il me semble qu'on ne manque pas de raisons de s'indigner!

IGNORANCE EN CAUSE?

On a aussi beaucoup reproché aux indignés de Montréal de ne pas savoir ce qu'ils veulent, de ne pas avoir de revendications claires... La chroniqueuse du *Journal de Montréal*, Nathalie Elgrably-Lévy, est même allée jusqu'à expliquer le mouvement par la bête ignorance de ses militants, qui agiraient sans le savoir pour un mouvement communiste (!). «Vous êtes jeunes et inquiets pour votre avenir, dit-elle aux occupants de Montréal. Vous voulez une

vie meilleure. (...) Comme le système d'éducation contemporain ne vous a enseigné ni l'histoire ni les fondements du communisme, vous devenez la cible des vendeurs de rêves. (...) Toutefois, quand on aspire à changer le monde, l'ignorance est inacceptable!»

J'invite toutes les personnes convaincues de l'inconscience des militants du mouvement à aller faire un tour au square Victoria. Je m'y suis rendue. J'y ai rencontré des gens instruits, conscientisés, mobilisés, humains et remplis d'espoir pour un monde meilleur. Tout sauf une bande de communistes en devenir. Vous y trouverez des gens qui en ont marre d'être «nés pour un petit pain». Marre qu'on ne se surprenne plus de voir des gens dormir sur les bancs de parc dans un pays aussi riche que le nôtre. Marre que la santé de notre économie ait plus d'importance que la santé des citoyens de cette économie. Marre qu'au Québec, on traite les gens qui osent s'indigner de braillards qui chialent «encore».

À quel moment en aurons-nous assez? «Nous ne sommes pas nés pour produire et survivre, pour s'enrichir et prospérer, mais bien pour aimer, partager et grandir, fait valoir un des membres organisateurs du mouvement *Occupons Montréal* dans une lettre envoyée à *L'itinéraire*, rappelant que la clef du mouvement est l'éveil de la conscience collective. Des milliers, voir des millions de gens se sont unis partout dans le monde pour demander un monde meilleur, pour unir leurs voix mais surtout, pour redonner un sens de solidarité et d'unité à la race humaine.»

À mes yeux, ce mouvement vaut la peine d'être défendu bec et ongles. Car comme le dit si bien Dan Bigras dans la préface du dernier livre de Françoise David, «Le premier pas d'une société saine est d'accepter l'inacceptable, de rêver son bonheur et de le bâtir équitablement pour tous et pour toutes.» ♦

COMPLÈTEMENT DINDÉ!

Les chroniques envahissent les journaux, les experts défilent derrière l'écran pour expliquer et commenter les événements, le voisin twit son point de vue en 140 caractères : pas besoin de chercher bien loin pour trouver une opinion déjà toute mâchée et prête à être adoptée! Le prêt-à-penser est aussi présent autour de nous que le prêt-à-manger dans les supermarchés. Mais qui devons nous croire et ne pas croire? Sommes-nous encore capable de penser par nous-mêmes?

SORAYA ELBEKKALI

Elle est grosse à force d'être gavée, elle se plaît dans son oisiveté choisie, elle glougloute, son fanon rouge violacé pendait mollement de son cou : une dinde. L'animal que l'on ne choisit jamais en réponse à la question : Si tu devais te réincarner en un animal, lequel serait-ce? Et pourtant. Selon Pierre Fraser, une dinde sommeille au fond de chacun de nous. Si bien que l'auteur a donné un nom à ce phénomène qui nous atteint tous : la *dindification!*

Dans son dernier livre *Dindification – Développer son esprit critique dans un monde du prêt-à-penser*, l'auteur et essayiste qui se décrit lui-même comme un linguiste de formation qui a mal viré, dresse un portrait peu flatteur de ses contemporains. D'un ton parfois cassant mais toujours avec un brin d'humour, Pierre Fraser décortique de long en large ce processus social dont il estime que nous sommes à la fois victimes et acteurs.

PHOTO : IRINA KHOMENKO / DREAMSTIME

PRÊT-À-PENSER À CONSOMMER

La *dindification*, c'est cette tendance et cette facilité à accepter le discours ambiant relayé par les médias, sans se poser de questions. Ce phénomène d'accélération du consensus, comme l'appelle l'auteur, nous entraîne à adhérer massivement à un discours sans en remonter à la source.

Joint au téléphone, Pierre Fraser ne manque pas d'exemples concrets pour illustrer sa pensée. Un de ses préférés concerne l'alimentation. «L'alimentation est la mode du jour, la santé nous transpire par tous les pores. L'histoire du chocolat noir est assez fantastique. En 2005, une étude italienne conclut que sa consommation réduit le niveau d'inflammation à l'intérieur du corps, sans pouvoir identifier clairement de quelle inflammation il s'agissait. Pourtant, moins de 72 heures après, les médias de masse ont repris l'information en affirmant que le chocolat noir peut sauver d'un infarctus. En l'espace d'un mois, par simple consensus médiatique, le chocolat noir est devenu un aliment qu'il fallait absolument consommer pour être en santé», explique, encore médusé, Pierre Fraser. Le même phénomène est notamment observable avec le thé vert, les oméga-3 et le soja.

Pierre Fraser vous met au défi : Demandez à votre entourage pourquoi il consomme ces aliments. Beaucoup vous répondront, d'un ton assuré, que ce sont des aliments «santé» gorgés d'antioxydants, de précieux alliés pour la santé de nos os ou de notre système cardiovasculaire. Maintenant, demandez à ces gens les études qu'ils ont lues sur le sujet. Ah! Vos amis perdent-ils tout à coup leur aplomb? Probablement. Parce qu'ils n'ont sûrement lu aucune étude. Ces informations qui conduisent certaines personnes à manger bio, à réduire leur consommation de viande, à délaisser certains aliments au profit

La dindification, c'est cette tendance et cette facilité à accepter le discours ambiant relayé par les médias, sans se poser de questions.

d'autres ou à ingurgiter des tisanes aux herbes proviennent souvent de journaux ou de magazines qu'elles ont entendues à la radio ou alors à la télévision. Et elles y ont adhéré massivement, souvent sans se poser de questions.

Et c'est exactement de ce danger que veut nous prévenir Pierre Fraser. «On ne prend plus le temps de faire les démarches soi-même. Mais qu'est-ce qui vous dit que dans quatre, cinq ou dix ans, on ne découvrira pas que la consommation d'un tel aliment a eu un impact profond sur notre santé?» La même situation est observable dans d'autres contextes, financier ou social.

DES DISCOURS RASSURANTS

Pour le linguiste natif de Chicoutimi, le facteur commun à toutes ces duperies est le *dindificateur*. Ces gourous, spécialistes, experts ou experts autoproclamés réussissent, à l'issue de leurs discours, à faire sauter des millions de personnes à pieds joints dans une tendance. Ils nous font accepter un système de valeurs propres à une tendance qui sera ensuite relayée abondamment par les médias. L'auteur dénonce ces beaux parleurs dont les discours nous rendent crédules.

Pour Eve-Lyne Couturier, chercheuse socio-économique à l'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS), le problème réside plutôt dans le fait que ce sont souvent les mêmes personnalités qui sont approchées pour s'exprimer sur des sujets bien précis. ➔



«Il y a plein de groupes qui peuvent se prononcer sur la question environnementale, c'est pas toujours obligé d'être Steven Guilbeault. Je crois que de faire toujours appel aux mêmes experts peut pousser les gens à se désintéresser de pousser plus loin leur réflexion, car ils ont l'impression que cet expert détient la vérité absolue sur le sujet», estime la jeune femme en insistant toutefois sur l'importance du rôle de ces vulgarisateurs pour les citoyens qui n'ont pas nécessairement le temps de parcourir tout le Web pour s'informer.

Selon l'auteur de *Dindification*, les *dindificateurs* sont pleinement conscients de leur pouvoir médiatique et de leur influence. Qu'ils soient blogueurs, écologistes ou spécialistes en aviation, ils rassurent la dinde en nous et lui font entendre exactement ce qu'elle veut : «Tout va bien aller». L'humain aime avoir le contrôle sur sa destinée et croire que tout est prévisible, donc qu'il est à l'abri du pire.

Pourtant, chacun de nous est capable d'affirmer que cette idée est malheureusement complètement fausse. Une catastrophe naturelle, une nouvelle technologie ou encore une décision politique peuvent façonner notre futur d'une manière qu'il aurait été impossible de concevoir avant. Collectivement, la réflexion semble être plus ardue. «En 2008, en pleine crise financière, lorsque le prix de l'essence a atteint un plafond, tout le monde criait contre les pétrolières. Mais les gens ont recommencé à utiliser leur 4X4 dès que le prix de l'essence a chuté. Quand on voit qu'une situation change à notre avantage, on croit qu'elle va perdurer», illustre Pierre Fraser.

Dans son profond besoin d'être heureux, l'humain ne veut pas se mettre dans la tête que le pire peut lui arriver. Selon l'auteur, une personne qui pense toujours que le pire peut lui arriver va devenir plus robuste et prendre l'habitude de regarder ce qui se cache derrière le discours. Si une nouvelle crise arrive, cette personne s'en sortira mieux que les autres.

POUR SE DÉ-DINDIFIER

Faut-il donc devenir paranoïaque et méfiant pour être un citoyen avisé? «Non! Absolument pas, rigole l'auteur. Il suffit de toujours chercher à qui profite le discours entendu. Il faut se poser des questions et remettre en doute les idées reçues. Je n'ai pas de solution précise, je dirais seulement comme Ionesco : Osez pensez par vous-mêmes».

Eve-Lyne Couturier qui est également membre du Comité d'organisation de l'UPop, organisme qui s'est donné comme mission de développer l'esprit critique des citoyens en offrant des activités d'éducation populaire partout en ville, croit qu'il faut valoriser le développement critique dès le plus jeune âge. «Il y a des cours de philosophie pour enfants où l'on encourage la curiosité intellectuelle. Il faut que ce genre d'initiatives se répande.»

Et au risque d'être pris lui-même pour un *dindificateur*, Pierre Fraser nous implore de ne pas faire cette erreur. «Ne me prenez pas pour un gourou, je suis simplement quelqu'un qui observe ce qui se passe et qui vous retourne un miroir de votre comportement. Si certains groupes comme les écologistes se sentent attaqués, tant mieux, ça les obligera à se poser plus de questions!» ♦

.....
 BLOGUE DE PIERRE FRASER : PIERRE-FRASER.COM

.....
 POUR CONNAÎTRE LES ACTIVITÉS DE L'UPOP : WWW.UPOP.MONTREAL.COM

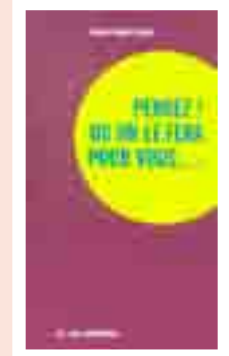
POUR CONTINUER LA RÉFLEXION...

Sans chercher à nous dicter quoi penser, plusieurs auteurs nous invitent à la réflexion. *L'itinéraire* vous propose quatre œuvres dans lesquelles les auteurs - des philosophes du siècle des Lumières aux auteurs contemporains - ont aiguisé leur esprit critique sur le concept... d'esprit critique.

PENSEZ ! OU ON LE FERA POUR VOUS...

SANDRA ENLART BELLIER - EDITIONS MANGO

Devant la télé, nous zappons. Au cinéma, nous savons tout dès la bande-annonce. Au travail, nous communiquons par courriel. En permanence, nous jonglons avec le temps, les tâches, les idées... Et, contrairement à ce que nous croyons, nous faisons tout pour éviter de penser. Sandra Enlart Bellier, spécialiste des ressources humaines et professeure à Genève, décrypte avec humour nos comportements quotidiens et nous met en garde : prenons le temps de penser ! Ne laissons pas les autres décider pour nous de ce qui est "normal", "juste" ou "évident".



LES LUMIÈRES - L'INVENTION DE L'ESPRIT CRITIQUE

ANTHOLOGIE PRÉSENTÉE PAR MARIANE GOEURY - COLLECTION LIBRIO

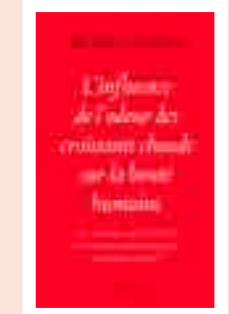
Ce recueil présente 30 extraits de textes des plus grands penseurs et écrivains français du Siècle des lumières, tels que Beaumarchais, Cazotte, Condorcet, d'Alembert, Diderot, Olympe de Gouge, Marivaux, Montesquieu, Rousseau et Voltaire. Affirmant la liberté et l'égalité de tous les hommes, les philosophes des Lumières mirent à mal toutes les formes d'ordre établi au profit d'une "raison éclairée" naturellement présente en chacun.



L'INFLUENCE DE L'ODEUR DES CROISSANTS CHAUDS SUR LA BONTÉ HUMAINE

RUWEN OGIEN - GRASSET

Le but de ce livre n'est pas de montrer qu'il est difficile de savoir ce qui est bien ou mal, juste ou injuste. Il est de proposer une sorte de boîte à outils intellectuels pour affronter le débat moral sans se laisser intimider par les grands mots et les grandes déclarations de principe. C'est une invitation à faire de la philosophie morale autrement, à penser l'éthique librement. Un livre qui fait voler en éclats les évidences morales et qui oblige à remettre en question des principes qu'on pensait inébranlables.



OU EST PASSÉ L'ESPRIT CRITIQUE

PIERRE-ROBERT LECLERCQ - ÉDITIONS ANNE CARRIÈRE, COLLECTION CONVICTION

Pas d'homme libre sans esprit critique. Mais, sans doute parce qu'il est l'ennemi de tous les pouvoirs - politique, financier, judiciaire, médiatique et même artistique -, cet esprit-là n'est plus guère encouragé aujourd'hui. Langue de bois des politiciens, médiocrité des programmes télévisés, embrigadement dans des festivités sur mesure, torrents d'informations dont il ne reste rien... les entreprises visant à l'anesthésier ne manquent pas. Les dénoncer est œuvre de salubrité et de salut public... À condition de le faire, comme l'auteur et critique littéraire Pierre-Robert Leclercq, avec assez d'esprit critique pour reconnaître que, si nous sommes les victimes de ceux qui l'étouffent, nous en sommes souvent les complices.●



LA PENSÉE CRITIQUE POUR LA DÉMOCRATIE

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-LISE ROUSSEAU

Selon l'auteur Pierre Fraser, nous sommes, telles des dindes, gavés d'idées et d'opinions «prêtes-à-penser» auxquelles nous adhérons tout bonnement sans réfléchir, souvent sans même s'en rendre compte. Comment éteindre la dinde qui sommeille en nous? Normand Baillargeon, essayiste et professeur au département d'éducation de l'UQAM, est arrivé à la rescousse en 2005 avec son *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, un ouvrage qui outille les citoyens pour développer leur pensée critique.

L'I. : *Comment peut-on se départir des idées «prêtes-à-penser»?*

Normand Baillargeon (N.B.) : Si on veut avoir une véritable démocratie participative, substantielle, riche et profonde, il faut avoir des citoyens qui sont en mesure d'échanger sur des questions, d'écouter les points de vue des autres, d'en discuter, d'arriver à des décisions et de les appliquer. Ça concerne pour moi deux institutions cruciales. La première est l'éducation, qui doit former des citoyens aptes à comprendre des enjeux, à en discuter, à construire un argument, à y répondre, à ne pas se laisser tromper par un argument, etc. La deuxième institution est l'univers des médias, qui contribuent à alimenter la conversation démocratique que les gens sont censés avoir et permettent l'expression de plusieurs points de vue. Mais il y a des problèmes sur les deux plans. D'abord avec l'éducation qu'on dispense, qui est de plus en plus critiquée, notamment à cause de l'aspect beaucoup trop utilitaire de l'école; partout on supprime les programmes qui sont rentables moins rapidement. Du côté des médias, le problème réside dans la concentration de la presse entre un nombre tellement restreint de mains - mains qui sont en fait des entreprises - qui proposent souvent des visions partielles et biaisées de la réalité.

L'I. : *Ce constat implique de grands changements institutionnels. Individuellement, que peut-on faire?*

N.B. : On peut être très bien éduqué sans être allé à l'école, donc il est possible de se doter soi-même d'une éducation. Même si le système scolaire ne fournit plus d'autodéfense intellectuelle, pour reprendre l'expression de mon livre, on peut soi-même faire l'effort d'essayer de comprendre pour quelles raisons certains arguments sont valables ou non, pourquoi on nous présente certaines choses partiellement. On peut aussi se renseigner sur les médias. Ça demande des efforts, mais ce n'est pas démesuré. À l'ère d'Internet, ce n'est pas très difficile d'aller lire d'autres journaux et de prendre

PHOTO : COURTOISIE DE NORMAND BAILLARGEON



«LE BUT DE TOUT ÇA [LA PENSÉE CRITIQUE] EST DE DÉBOUCHER SUR CE QU'UNE VRAIE DÉMOCRATIE DEVRAIT PERMETTRE»
-NORMAND BAILLARGEON.

connaissance d'autres perspectives sur le monde, d'autres points de vue et d'autres valeurs qui permettent d'appréhender ce qui se passe autour de nous. Ce qui est essentiel, c'est de ne pas rester seul. Sinon, on se remet facilement en question. Quand on fait partie d'un groupe de gens qui travaillent, militent et s'éduquent ensemble, c'est plus facile de faire ce travail là. Oui, l'éducation devrait être améliorée et les médias ne devraient pas être aussi concentrés, mais le travail qu'on peut faire individuellement en allant se renseigner ailleurs et en étudiant la pensée critique est primordial.

L'I. : *Parlons de la pensée critique. Comment la développe-t-on?*

N.B. : Elle ne se développe pas en elle-même, mais au contact des autres. C'est un travail qui exige la confrontation avec les idées d'autrui. C'est une première étape. La deuxième, c'est en acquérant un savoir sur la pensée critique et sur le sujet sur lequel on veut l'exercer. Il ne faut pas se leurrer; on ne devient pas expert de tout en ayant appris la pensée critique. Il faut encore se renseigner sur le domaine sur lequel on la travaille. Pour donner un exemple concret, Noam Chomsky, [linguiste et penseur américain] que j'aime beaucoup, exerce surtout sa pensée critique sur la politique étrangère des États-Unis. Il connaît une quantité phénoménale de faits sur cette politique, ce qui le rend apte à avoir une pensée critique. Ça demande du travail, mais ce n'est pas hors de portée. Il faut y consacrer du temps, étudier, se renseigner, ne pas rester seul et avoir le goût de le faire.

L'I. : *Dans le Petit cours d'autodéfense intellectuelle, vous proposez un «kit de détection de poutine», qui détecte les stratégies utilisées par les médias pour nous faire «gober» des idées. Avez-vous des exemples concrets de «poutines» dans l'actualité récente?*

N.B. : L'analyse qui circule en général du phénomène des indignés de Wall Street va pas mal dans ce sens. Nathalie Elgrably-Lévy a écrit une chronique dans le *Journal de Montréal* où elle mettait les indignés en garde contre le fait qu'ils allaient adhérer à des doctrines communistes qui ont causé des millions de morts. C'est une poutine complète qu'on appelle le «faux dilemme». Il y a aussi une façon de tromper ceux à qui on s'adresse qui s'appelle «l'écran de fumée». Il s'agit littéralement de mettre de la boucane devant ses idées pour éviter un sujet. C'est le tour qu'essaie de nous jouer actuellement le premier ministre du Québec, Jean Charest, avec sa commission d'enquête absolument bidon. Avec cet écran de fumée, il aimerait qu'on oublie le sujet dont on veut parler : la criminalité dans le ministère des Transports.

L'I. : *La pratique de la pensée critique n'a-t-elle pas ses limites contre ceux qui détiennent les rênes du pouvoir, comme dans le cas de la poursuite de Barrick Gold contre Écosociété au sujet du livre Noir Canada?*

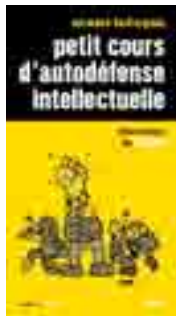
N.B. : Bien sûr, la pensée critique a des limites, d'où l'importance de ne pas rester seul. Le but de tout ça est de déboucher sur ce qu'une vraie démocratie devrait permettre. Le cas d'Écosociété m'attriste terriblement. Vous avez encore une fois une entreprise extrêmement puissante [Barrick Gold] qui veut carrément faire taire une petite maison d'édition qui fait depuis des années un travail remarquable de diffusion de pensée critique. Mais j'ai espoir de changer le monde dans la mesure de mes modestes moyens. La démocratie, ce n'est pas juste prendre conscience du monde dans lequel on vit, c'est faire implanter des décisions prises démocratiquement. Pour ça, il faut être capable de pensée critique, mais aussi être mobilisé dans des groupes où on est capable de discuter pour mieux agir. ♦

NORMAND BAILLARGEON PUBLIE TROIS OUVRAGES CET AUTOMNE :

LE QUÉBEC EN QUÊTE DE LAÏCITÉ RASSEMBLE LES VOIX LES PLUS SÉRIEUSES SUR CETTE QUESTION ÉPINEUSE. (ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ)

JE NE SUIS PAS UNE PME, PLAIDOYER POUR UNE UNIVERSITÉ PUBLIQUE DÉNONCE LA MARCHANDISATION DES UNIVERSITÉS AU QUÉBEC. (ÉDITIONS POÈTES DE BROUSSE)

LILIANE EST AU LYCÉE RÉPOND À LA QUESTION : EST-IL INDISPENSABLE D'ÊTRE CULTIVÉ? (ÉDITIONS FLAMMARION)



PETIT COURS D'AUTODÉFENSE INTELLECTUELLE
(LUX ÉDITEUR, 2005)

VOX POP

SOMMES-NOUS DINDES?

**L'ITINÉRAIRE A QUESTIONNÉ DEUX DE SES CAMELOTS :
SOMMES-NOUS ENCORE CAPABLES DE PENSER PAR
NOUS-MÊMES MALGRÉ LE DÉLUGE DE
«PRÊT-À-PENSER»?**

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-LISE ROUSSEAU



-Jean-Marie Tison

«J'espère que oui! Le danger est que nous sommes volontairement des dindes. On croit être très lucide, bien informé, critique... mais on pense comme le journal. Je n'ai pas Internet et même plus la télé depuis l'arrivée du décodeur. J'ai vécu un sevrage de télévision. Pendant la première semaine, j'ai eu des cauchemars; je m'ennuyais de Bernard Derome et de Pierre Bruneau! Aujourd'hui, je m'en porte mieux. De toute façon, tout le monde rapporte les mêmes nouvelles que tout le monde a lu dans le même journal.»



-Jean-Guy Deslauriers
ILLUSTRATION : DANIEL
RAINVILLE

«C'est vrai qu'on est ensevelis, pour ne pas dire matraqués, par ce que j'appellerais du "prêt-à-porter". Tout est préparé d'avance, on nous le sert sur un plateau et on est censé dire que c'est super. Je me considère comme une personne indépendante et très autonome. J'aime entendre ce que les gens ont à dire sur un sujet X, mais je n'y adhère pas facilement. Il faut être capable de forger sa propre opinion, peu importe le sujet... Et si tout le monde pensait pareil, il n'y aurait plus de discussion. C'est l'art de communiquer!»

Prévention de la toxicomanie

«DE HAMMOURABI À AUJOURD'HUI»



JOSÉE LOUISE TREMBLAY
Journaliste de rue
www.joseelouise.com

Les problèmes de dépendance et de toxicomanie sont-ils le fléau des sociétés modernes, ou existent-ils depuis que l'homme est homme? Alors que la Semaine de la prévention de la toxicomanie offrira des activités de sensibilisation aux jeunes du 20 au 26 novembre, notre journaliste de rue Josée Louise Tremblay a mené son enquête sur les origines de cette dure réalité.

L'être humain a toujours cherché le plaisir euphorique. Dans plusieurs régions du monde, des croyances l'ont même poussé à utiliser des substances altérant ses sens ou les amplifiant, dans le but d'atteindre un état second. La prédisposition des humains à la fête a également poussé les dirigeants à se doter de règlements pour encadrer les sociétés de toutes les époques. Selon Louise Nadeau, professeure titulaire au Département de psychologie de l'Université de Montréal, on peut remonter jusqu'à l'époque de Hammourabi pour trouver une réglementation entourant l'utilisation des substances euphorisantes.

C'est au temps du règne de Hammourabi, qui a été l'un des plus longs de l'Antiquité, que l'on cristallise des lois pour réglementer la vie sociale. Le règne de Hammourabi, au Proche-Orient, est surtout l'un des plus prestigieux, en raison de l'ampleur de son œuvre législative. Ainsi, *le Code de Hammourabi* est l'un des plus anciens textes de loi parvenus jusqu'à nous et c'est aussi le premier à être presque complet. Les différents articles du *Code de Hammourabi* fixent des règles de la vie courante et touchent les groupes sociaux, la famille, l'armée, la vie religieuse, le comportement social et la vie économique. Dans ses règles du comportement social, on encadre les beuveries du temps. Toute une échelle de peines est aussi inscrite dans le Code, suivant les délits et les crimes commis. Le meilleur exemple de ce code est la Loi du talion, qui est à la base de cette échelle et la plus connue. Elle veut que celui qui porte préjudice doive réparation en proportion égale à sa victime.

DE L'EXCÈS À LA MODÉRATION

Plus près de chez nous, dans le Québec des années 1970, la norme de consommation d'alcool était excessive. Selon la professeure Louise Nadeau, il était habituel de «prendre un coup», à tel point que le Festival d'été

de Québec est devenu, au fil des ans, un «festival de beuverie générale». La Ville de Québec a donc instauré une série de règlements pour encadrer les festivités afin de protéger le public et de prévenir les excès. Aujourd'hui encore, à force de campagnes médiatiques et grâce à la persévérance d'organismes œuvrant dans le domaine pour le changement des mentalités, la norme est davantage tournée vers la modération «qui a bien meilleur goût», comme le dit si bien le slogan d'Éduc'alcool.

De nos jours, les sociétés tendent vers la prévention et l'éducation en visant davantage la jeunesse. Cela afin «que la consommation modérée de substances euphorisantes devienne la norme et qu'une infime partie de la population soit aux prises avec la dépendance», explique la professeure Louise Nadeau, qui concentre ses recherches sur les effets des drogues et plus particulièrement sur ceux de l'alcool.

Néanmoins, il y aura toujours des personnes moins outillées que les autres pour se prémunir contre les dépendances et qui auront de la difficulté avec l'alcool, les médicaments ou les drogues. Certains sujets sont plus fragiles et donc plus



LOUISE NADEAU, PH.D., PROFESSEURE TITULAIRE AU DÉPARTEMENT DE PSYCHOLOGIE DE L'UDEM, EST LAURÉATE 2011 DU PRIX FEMMES DE MÉRITE DU Y DES FEMMES DANS LA CATÉGORIE «ÉDUCATION». ELLE A MIS SUR PIED LE CERTIFICAT EN TOXICOMANIE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL.

enclins à devenir dépendants. C'est pourquoi Al-Anon, un organisme qui aide les alcooliques à se débarrasser de leur dépendance, a créé Alateen, qui aide les jeunes de parents alcooliques à ne pas le devenir. En effet, certaines études à ce sujet ont démontré que 50 % des enfants de parents alcooliques ou toxicomanes courent le risque de devenir dépendants de ces substances à leur tour. L'organisme Narcotiques anonymes a aussi créé une aide jeunesse pour les mêmes raisons. ♦

OUTILLER LES JEUNES POUR ÉVITER LA DÉPENDANCE

Pour sensibiliser et informer les jeunes Québécois sur la toxicomanie et les moyens de la vaincre, la Semaine de la prévention de la toxicomanie vient ponctuer l'automne d'une série d'ateliers et d'activités organisés dans les écoles secondaires et les établissements d'études collégiales du Québec. Du 20 au 26 novembre prochains, les étudiants auront donc l'occasion de s'outiller afin de prévenir une possible dépendance dans leur vie.

Les objectifs de la Semaine de la prévention de la toxicomanie sont d'accroître la connaissance des jeunes sur les facteurs de risque associés à la consommation d'alcool ou de drogues, et d'augmenter leur protection contre les dépendances face à la drogue, à l'alcool ou aux jeux de hasard et d'argent. Cette Semaine vise également à susciter leur réflexion sur les conséquences d'une consommation excessive et sur la dépendance dans leur vie. Par une série d'exercices, dont l'écriture d'une lettre adressée à la personne qu'ils espèrent être dans cinq ans, les étudiants ont la possibilité d'identifier leurs compétences personnelles et sociales sur le sujet et à partir de réflexions, et de faire un choix qui leur ressemble.

PHOTO : MICHAL BEDNAREK / DREAMSTIME



FIN NOVEMBRE

Difficile de faire taire l'ATSA

JÉRÔME SAVARY

On croyait l'État d'urgence envolé, consumé, éteint à tout jamais. Les cofondateurs de l'ATSA (Action terroriste socialement acceptable) avaient eux-mêmes annoncé qu'il s'agissait en 2010 de la dernière reprise de l'événement. Mais Annie Roy et Pierre Allard, artistes militants obstinés, ont réussi à faire renaître l'État d'urgence de ses cendres. *FIN NOVEMBRE* occupera donc la place Émilie-Gamelin du 18 au 27 novembre, dans la foulée des 12 présentations précédentes de l'État d'urgence. Pas facile de faire taire ces terroristes indispensables.

Si réussir à organiser cet événement peut sembler relever de l'exploit, l'énergie hors norme des deux protagonistes de l'ATSA laisse tout de même présager un dénouement heureux. «On a une tête de cochon, explique Pierre Allard, en entrevue téléphonique avec *L'itinéraire*. Malgré les bâtons qu'on nous met dans les roues, on réussit encore cette année à occuper la place publique et à lancer ce cri du cœur en soutien aux gens qui vivent dans la rue.»



ANNIE ROY ET PIERRE ALLARD

Du 18 au 27 novembre, *FIN NOVEMBRE* saluera le travail permanent des organismes communautaires qui apportent réconfort et nourriture aux gens vivant la détresse au quotidien. L'ATSA organisera une série de 5@9 avec prestations artistiques «circassiennes» et musicales. Ces rencontres seront toujours appuyées par une immense installation vidéo témoignant de l'indécence des moyens des uns comparativement aux avoirs des autres, qui sera projetée en continu de la pénombre jusqu'à l'aube. L'événement sera aussi l'occasion de recueillir des dons pour aider les gens de la rue, et les surplus seront versés aux refuges montréalais.

En l'ATSA, les sans-abri ont des alliés indéfectibles. «Nous n'avions tout simplement pas le cœur de tout laisser tomber et de nous taire, expliquent Annie et Pierre dans leur communiqué. Si la formule de l'État d'urgence a dû être simplifiée, faute d'un financement suffisant, la nouvelle création intitulée *FIN NOVEMBRE* garde les mêmes objectifs de rencontre entre le monde de la rue et le grand public.»

Même si *FIN NOVEMBRE* ressemblera à une version allégée de l'État d'urgence, l'occasion sera belle de rappeler le droit à la dignité des sans-abri. «Crier leur présence est important, insiste Pierre Allard. On ne peut pas faire semblant qu'ils n'existent pas.» ♦

PHOTO : MARTIN-SAVOIE

ATSA : www.atsa.qc.ca

Quand le slam reflète «L'ÂME DE LA SOCIÉTÉ»

KATIA TOBAR



C'est au *Touski*, un café communautaire situé à deux pas de la station de métro Frontenac, que j'ai rencontré David Goudreault, grand vainqueur de la Coupe du monde de *slam* qui a eu lieu à Paris au début de l'été. Il est assis, une tasse de thé à la main. «J'aime bien ce café, c'est mon côté travailleur social qui ressort, a-t-il avoué. Dès que je peux encourager autre chose que les grandes franchises et multinationales, je le fais.»

David Goudreault est travailleur social au cégep de Sherbrooke. Le *slam*, cette poésie de l'oralité, reste un hasard où l'a mené sa passion pour l'écriture et son envie de clamer haut et fort les inégalités sociales.

Les thèmes fétiches de ce poète du 21^e siècle sont les relations sociales et l'importance du «vivre ensemble» : «Les poètes, les artistes, sont les reflets, les regards et l'âme de la société», affirme-t-il.

Mais c'est un poème sur le «thème originel», où il s'interroge sur le lieu où grandissent les amours, qui a permis à David de remporter la Coupe du monde. Ce même poème qui l'a lancé il y a trois ans dans l'aventure du *slam* lors d'une soirée poésie.

Désormais, «la boucle est bouclée» pour David, qui a décidé d'arrêter la compétition pour «encourager les jeunes artistes et leur laisser la chance de vivre l'expérience de la

Coupe du monde». Fort de sa victoire de l'autre côté de l'Atlantique, David a présenté cet automne son nouvel album, intitulé *Approfon[Dire]*, lors d'une tournée dans les cégeps. Mais pour David, la plus grande victoire réside dans la démocratisation de la poésie. «C'est permettre à monsieur et madame Tout-le-Monde de se réapproprier la poésie loin de ses codes rigides.»

C'est pourquoi il continuera d'animer des «ateliers *slam*» pour les élèves de secondaire, «ces petits moments magiques» où un mot, une phrase peuvent bouleverser le quotidien de jeunes parfois perdus. «Je suis écéuré de me faire écéurer», a un jour *slamé* le souffre-douleur d'une classe d'élèves du secondaire, se souvient David Goudreault. Une délivrance pour ce jeune qui a pu partager son sentiment de rejet avec sa classe, ses professeurs et sa famille.

→ David Goudreault a composé un texte sur l'itinérance dont il partage quelques vers avec *L'itinéraire* :

*«Je suis l'indifférence et les préjugés,
Je suis la différence et le jugement
Je suis, tu es,
Je suis tué par votre silence.»*

PASSER LE FLAMBEAU

David Goudreault souhaitait transmettre le flambeau. C'est donc Guy Perreault qui représentera le Québec lors de la prochaine coupe du monde de slam. L'auteur-compositeur-interprète a remporté le 19 septembre dernier le Grand Slam québécois 2011 au Lion d'or, à Montréal.

Ce bel après-midi au *Touski* était aussi l'occasion pour deux artistes de se rencontrer. Un moment attendrissant entre David et le petit Noé, artiste-peintre en herbe, venu montrer à ses parents son chef-d'œuvre exposé dans le café communautaire. Une rencontre qui se terminera en séance de dédicace, sous l'œil interrogateur de la maman du petit Noé : «C'est sur CD maintenant, la poésie?» ♦

PHOTO : GRACIEUSETÉ DAVID GOUDREULT

LE NOUVEL ALBUM DE DAVID GOUDREULT
EST DISPONIBLE GRATUITEMENT AU
WWW.DAVIDGOUDREULT.ORG

Crise dans l'industrie du cinéma québécois

LA FACE CACHÉE DU FINANCEMENT

AUDREY DESROCHERS

Le financement devrait être selon le mérite et la qualité des projets présentés, point final.

- Louis Dussault, président de K-films, à propos du financement dans l'industrie du cinéma.

Réalisateurs, critiques, diffuseurs, producteurs... plusieurs personnes déplorent continuellement, depuis quelques années, le manque de financement dans l'industrie du cinéma franco-canadien. Alors que les films québécois font de plus en plus florès, ici comme à l'étranger, pourquoi le financement est-il l'épine dans le pied de la culture cinématographique québécoise?

Selon Louis Dussault, président de la compagnie de distribution indépendante K-films Amérique (*J'ai tué ma mère*, *La run*), ces problèmes de financement se caractériseraient surtout par l'abîme entre le Québec et le *rest of Canada*.

Les fonds de Téléfilm Canada sont divisés et distribués aux provinces proportionnellement à leur poids démographique, alors «que le financement devrait être selon le mérite et la qualité des projets présentés, point final», estime le président de K-films, qui crie à l'injustice. «Le ROC ne représente même pas 1 % des parts du marché. Pourtant, il bénéficie de 75 % du financement.»

Selon lui, du côté anglophone, sur une cinquantaine de films financés, dix sortiront en salle, dix en DVD, et les autres ne sortiront jamais, «simplement parce qu'ils ne sont pas [présentables]», regrette-t-il. Le cinéma canadien meurt dans l'œuf et «c'est le Québec qui est pénalisé».

FINANCÉS À LA PERFORMANCE

Alors que les provinces anglophones disposent d'une aide financière gouvernementale pour la quasi-totalité des projets présentés, de bons films québécois sont sacrifiés chaque année, faute de financement.

C'est le cas, par exemple, des films *Les 7 jours du Talion* de Podz et *Borderline* de Lyne Charlebois, qui ont été refusés respectivement à cinq et à trois reprises avant que leur producteur n'obtienne une aide financière sous forme d'une enveloppe à la performance.

Cette enveloppe est remise par Téléfilm aux producteurs ayant contribué à des films qui se sont illustrés au Box-office... Totalisant souvent peu d'entrées en salle, c'est le cinéma d'auteur qui en prend pour son rhume. Selon plusieurs, le volet à la performance représenterait un peu plus de 50 % de l'aide financière accordée aux artistes du septième art.

LE COMMERCE DE LA PELLICULE

Lors d'une table ronde organisée à l'hiver 2009, *Voix et vues du cinéma populaire*, les réalisateurs Philippe Falardeau, Érik Canuel et Jean-François Pouliot vilipendaient Téléfilm Canada et la SODEC qui, selon eux, ont pris dernièrement un virage mercantile.

L'acteur Marc Beaupré, qui fait partie de la distribution du film *La Run* des frères Fuica, abonde en ce sens. «Le financement est en crise parce que ceux qui tiennent les cordons de la bourse, tout comme ceux qui la remplissent, sont convaincus qu'une salle pleine est le seul étalon de mesure de la santé culturelle.» Selon lui, il faudrait penser autrement et réaliser que l'art, par sa singularité, peut élever les esprits.

Avec un budget annuel d'environ 60 millions de dollars pour l'ensemble du territoire national, Téléfilm Canada avoue pour sa part que les moyens sont limités. Bon an mal an, l'organisme fédéral reçoit environ 80 projets. «Nos ressources nous permettent en moyenne d'en financer 12 en langue française.»



SELON LOUIS DUSSAULT, PRÉSIDENT DE K-FILMS AMÉRIQUE (*J'ai tué ma mère*, *La run*), LES PROBLÈMES DE FINANCEMENT SE CARACTÉRISERAIENT SURTOUT PAR L'ABÎME ENTRE LE QUÉBEC ET LE REST OF CANADA.

Pour Louis Dussault, pourtant, l'industrie du cinéma québécois n'est pas réellement en chute libre. Bien qu'il y ait un manque de fonds certain, la solution reste évidente : il faut que des gens comme lui siègent aux comités internes de Téléfilm Canada et de la SODEC pour tenter d'établir de nouveaux critères de sélection basés sur la qualité des projets présentés, «peu importe qu'ils viennent du Québec ou d'ailleurs». Ainsi, le cinéma québécois pourra voler à la hauteur de son talent. ♦

PHOTOS : COURTOISIE DE K-FILMS AMÉRIQUE



ANNE DORVAL DANS LE FILM *J'ai tué ma mère*

A portrait of Gilbert Sicotte, an older man with grey hair and glasses, wearing a dark jacket over a red shirt. He is looking slightly to the right of the camera with a neutral expression. The background is a blurred outdoor setting with a brick wall and a car.

GILBERT SICOTTE UN PETIT PAS DANS L'HISTOIRE

JÉRÔME SAVARY

Superviseur de la rédaction

En ce midi pluvieux d'automne, Gilbert Sicotte est déjà arrivé à notre rendez-vous, dans un haut lieu montréalais de la poutine. Au menu, donc, deux incontournables de la culture québécoise. Cet acteur est un rêveur et un passionné, issu de la génération des années 60, à partir desquelles tant d'explorations sociales et culturelles ont eu lieu. «Pour les jeunes, aujourd'hui, le rêve est moins grand», constate-t-il. Le film *Le vendeur*, premier long-métrage de Sébastien Pilote dans lequel il interprète un vendeur de *chars* sur fond de marasme économique, confirme l'étrécissement actuel du rêve collectif. Alors que le film est à l'affiche, *L'itinéraire* en a profité pour cuisiner ce bon vivant.

En voyant Robert Charlebois en couverture de l'exemplaire de *L'itinéraire* que je lui tends, Gilbert Sicotte lâche un sourire complice : «Tiens, Robert...» Oui, ces deux-là se connaissent. «1968... c'était une belle époque! se souvient-il, en attendant de voir arriver son hamburger-frites. Nous avons créé un show de théâtre, *Pas de tv*, et Charlebois venait d'écrire *Lindberg*. On se rencontrait régulièrement, il venait nous voir avec [Claude] Dubois.»

LIBRE ET RÊVEUR

Que ce soit en entrevue ou lors de la séance de photo, l'acteur, qui enseigne aussi au Conservatoire de musique et d'art dramatique du Québec, est affable et généreux, parlant avec ce ton léger et libre qui le caractérise. Sa voix flotte dans l'air, son regard aussi, parfois.

Même lorsqu'il évoque les années 70, quand l'engagement politique était omniprésent. «C'était une époque vraiment fascinante, l'époque du rêve, enchaîne-t-il, d'une voix presque candide, flirtant avec les nuages. Dans la tête du monde, à tous les niveaux, tout était à faire, tout était possible.»

En 1968, l'acteur en devenir était déjà acteur des événements de l'époque. «J'étudiais à l'École nationale de théâtre, que nous avons quittée en bloc la dernière année pour protester contre la direction de l'école, très européenne, très française, qui ne tenait pas du tout compte de notre culture et des auteurs québécois. C'est la seule année, 1968, où l'école ne compte pas de finissants! [Il rit]»

L'acteur de 63 ans regrette que les jeunes d'aujourd'hui, comme son fils de 24 ans qui habite chez lui (Sicotte est aussi père d'une fille et de deux autres garçons) ne puissent vivre cette effervescence : «Pour les jeunes qui ont 20 ans aujourd'hui, je crois que le rêve est moins grand, moins possible, réfléchit-il, entre deux bouchées de hamburger. Pour mon fils, je me dis *oups*. Dans les années 60, on sortait d'un moralisme fort, de la religion, il y avait une ouverture gigantesque face à la création. Dans le théâtre, les gens nous recevaient avec beaucoup d'enthousiasme. [À l'époque], il était très important pour les gens et pour nous de nous approprier notre écriture, notre langue. On avait l'impression de faire un petit pas dans l'histoire. Aujourd'hui, ce doit être difficile de se dire "Qu'est-ce que j'apporte de plus?" Pas par prétention, mais par quête d'identité.»

Le 21^e siècle ne le fait guère rêver. Loin des iPhone, Gilbert Sicotte reste hermétique aux appels du 2.0. «Facebook, Twitter, tout ça m'énerve un peu, dit-il tout en douceur. Je ne comprends pas vraiment [cet

engouement]. Mais quand je regarde mon fils, le téléphone fait partie de sa vie. Pour les gens de sa génération, j'ai l'impression que passer une demi-heure exclusivement avec quelqu'un semble impossible, car entre-temps, ils vont recevoir un courriel, un tweet, une information... Comme s'ils avaient peur de manquer quelque chose... Oui, c'est ça... la peur du manque.»

CUISINER AVANT TOUT AUTRE CHOSE

L'acteur est donc plus près de la recette de ketchup de sa mère de 90 ans que de son téléphone cellulaire – qu'il a fini par adopter, un peu malgré lui. Oui, chez Gilbert Sicotte, la cuisine occupe une place de choix. «Pour moi, faire à manger est l'une des affaires les plus importantes dans ma vie, souligne-t-il. Parce qu'il y a peu de moments où les gens sont réunis, à partager. Même quand je suis tout seul, je cuisine. Quand j'étais à Dolbeau-Mistassini [lors du tournage du film *Le vendeur*], j'étais tout seul pendant six semaines dans un petit chalet, et je faisais ma bouffe tous les jours.» Pas étonnant que l'un de ses fils, Antoine Sicotte, anime une émission de cuisine sur une chaîne de télévision spécialisée.

Gilbert Sicotte, qui visite le marché Jean-Talon au moins trois fois par semaine, a plus souvent les mains et la tête aux fourneaux que n'importe où ailleurs. C'est la faute de sa mère, qui passait son temps à cuisiner. «J'ai appris à cuisiner en regardant ma mère qui cuisinait vraiment beaucoup. Et mon grand-père cuisinait aussi beaucoup», ajoute-t-il.

AU CHEVET DU THÉÂTRE OUTREMONT

Depuis un an, Gilbert Sicotte est engagé dans la pérennité du théâtre Outremont, sur l'avenue Bernard. D'une capacité de 800 places, ce théâtre est passé des mains de Spectra à celle d'une corporation sans but lucratif. «On m'a demandé de m'investir dans ce projet et j'ai accepté pour éviter que ce théâtre situé dans mon quartier ne se transforme en condos... Depuis six mois, on essaie de faire en sorte qu'il soit de plus en plus occupé. Notre objectif est que des événements y soient présentés cinq soirs par semaine, mais nous manquons d'argent.»



Son approche de la cuisine, tout comme sa façon d'exercer son métier de comédien, permet de mieux cerner l'homme. «Jouer un rôle, c'est à la fois se laisser paraître et se laisser pénétrer, précise l'acteur dont la carrière s'étend sur plus de quatre décennies. À mes étudiants du Conservatoire, je dis que parmi les 6 000 membres de l'Union des artistes, leur plus grande force, c'est d'être ce qu'ils sont et de le laisser paraître, avec leurs forces et leurs faiblesses.»

Selon lui, tous les personnages qu'il a incarnés ont laissé transparaître quelque chose de lui, de son père ou d'un autre de ses proches. «J'essaie de m'investir le plus possible dans le jeu, dit-il, intense. Car au fond, ce qui intéresse les gens, c'est que nous révélions un bout de nous-mêmes. C'est ce qui trouble le spectateur dans l'interprétation.»

IGNORÉS À CHAQUE BOUT DE LA VIE

La voix de Gilbert Sicotte semble parfois être restée proche de celle d'une enfant. Lorsqu'il s'inquiète du sort de sa mère vieillissante, on entend le petit enfant inquiet pour sa maman. Mais cette inquiétude est aussi l'expression d'une profonde critique de nos dirigeants politiques. «J'ai toujours peur qu'il arrive quelque chose à ma mère, dit-il. Où va aller ma mère lorsqu'elle ne pourra plus rester seule en appartement? Ce que j'ai vu [comme centres d'hébergement], c'est déprimant. Tu rentres et t'as honte. Les gens sont traités comme des enfants. Ils leur servent le souper à 4 h de l'après-midi. C'est horrible! Je souhaite qu'elle n'ait pas à passer dans ces endroits épouvantables et qu'elle [termine sa vie] en s'endormant un jour dans son appartement.»

Le peu de considération que notre société accorde aux plus vieux – et aux plus jeunes – l'irrite au plus haut point. Montée de lait : «Les personnes qui s'occupent de nous aux deux bouts de la vie, celles qui travaillent en garderie quand nous sommes enfants, et celles qui œuvrent dans les centres d'hébergement pour personnes âgées, sont les moins bien payés de notre société qui est pourtant plutôt riche, qui nage dans l'abondance, qui est dynamique, évoluée... C'est horrible, et ça me fait un peu mal. Pourtant, qui y a-t-il de plus précieux pour nous que nos enfants et nos parents? Et on accepte que des gens pas payés s'en occupent?»



PHOTOS : ALEX PAILLON / WWW.ALEXPAILLON.COM

UN FILM SUR MESURE

JÉRÔME SAVARY

Pendant que Gilbert Sicotte cultive son jardin intérieur à force de petits plats mijotés, Marcel Lévesque, son personnage dans le film *Le vendeur*, vit au rythme de ses «américaines», de ses clients, et de sa petite famille. «Ce personnage-là est heureux, analyse M. Sicotte. Lui, ce qu'il sait faire dans la vie, c'est vendre des voitures; il est très heureux de cela. Sa vie, c'est "Comment tu vas mon ami? Tu vas bien mon ami?"» Une vie simple, dans une ville de région éloignée de Montréal.

Marcel Lévesque est un habile et facétieux vendeur d'automobiles en fin de carrière. Il est le meilleur vendeur du mois depuis des années chez le concessionnaire où il a passé sa vie, dans une petite ville mono-industrielle en déclin, alors que l'usine de pâtes et papiers vit une fermeture temporaire.

Ce film se goûte lentement, au rythme de l'hiver auquel le réalisateur accorde d'ailleurs une place importante. Nous suivons Marcel Lévesque dans son quotidien, dans des situations somme toute assez banales qui se répètent; on le voit notamment traverser la rue pour se rendre au travail; offrir des canettes de Coke à ses

collègues mécaniciens, ce qui nous permet d'entrer dans l'univers du personnage. Un rythme et une œuvre auxquels Gilbert Sicotte souscrit pleinement : «Il y a quelque chose d'audacieux dans cette façon de faire.»

Au *Sundance Festival*, aux États-Unis, où le film était en compétition cette année, les «gens sortaient troublés». «Les gens se reconnaissent dans le film, et notamment dans le fait de suivre un personnage principal âgé de plus de 40 ans. Il y a quelque chose dans *Le vendeur* qui incarne l'Amérique, celle des petites villes», avance cet acteur majeur.

.....
MERCİ AU CONCESSIONNAIRE AUTOMOBILE CHASSÉ SCION, À MONTRÉAL, DE NOUS AVOIR PERMIS D'UTILISER SON TERRAIN POUR LA SÉANCE DE PHOTOS AVEC GILBERT SICOTTE.

LE PÔLE DU QUARTIER LATIN
DU QUARTIER DES SPECTACLES

**POUR VIVRE,
CRÉER,
SE DIVERTIR**

À VOUS LA PAROLE!
sur **partagetonidee.info**

255 caractères pour vous exprimer : lumière sur vos idées, vos coups de cœur et vos envies pour l'aménagement futur du quartier!

 Rendez-vous aussi sur notre page facebook
Lumière sur le pôle du Quartier latin
et sur ville.montreal.qc.ca/villemarie

Ville-Marie
Montréal 

Avec la contribution de :
volume2

Choisir l'école publique...
pour une société instruite, plutôt qu'élitiste.



Alliance des professeures
et professeurs de Montréal



ET ACTION!

Ensemble, tout devient possible

La Banque Nationale est heureuse d'appuyer des centaines d'organismes canadiens afin d'améliorer la qualité de vie des communautés.



**BANQUE
NATIONALE**

GRUPE FINANCIER



SUR LES PAS DU DR JULIEN

Jérôme Savary marche sur les traces du Dr Julien. À chaque numéro de *L'itinéraire*, les nombreuses rencontres du journaliste avec le créateur de la pédiatrie sociale, des enfants et des personnes de l'entourage de cet homme exceptionnel vous permettent de comprendre son quotidien et de découvrir son univers. Laissez-vous inspirer par le Dr Julien.

« ILS PORTENT L'AVENIR DU QUÉBEC »

JÉRÔME SAVARY

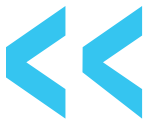
La pédiatrie sociale fonctionne auprès de tous les enfants, quelle que soit leur origine culturelle. Le Dr Julien s'en fait le garant : «Que les enfants soient chinois, africains ou arabes, peu importe, la pédiatrie sociale marche dans toutes les communautés, car notre approche est transculturelle.»

Présente dans le quartier multiculturel de Côte-des-Neiges depuis 2003, l'équipe du Dr Julien accompagne beaucoup de familles et d'enfants issus de l'immigration récente. «Un voile de plus ou de moins, on s'en fout, explique le pédiatre. Le vrai accommodement que nous devons faire est d'amener ces enfants immigrants vers le succès, car une partie de notre avenir repose sur eux.»

PROXIMITÉ TRANSCULTURELLE

Que l'enfant soit d'origine pakistanaise ou québécois de souche, la proximité reste au cœur de la méthode Julien. «Après avoir salué la famille, je m'en vais rapidement jouer avec l'enfant, précise-t-il. C'est ma technique, et ça, c'est magique. Le parent reste avec les intervenants présents autour de la table. Le docteur, lui, joue avec l'enfant, parle avec lui, le fait dessiner, ou lui lance le ballon. Ça crée une intimité. En faisant ça, mon message est clair : je suis intéressé par l'enfant avant tout, et la famille s'en rend compte.»

Cependant, Gilles Julien n'approche pas les familles de Côte-des-Neiges exactement comme celles d'Hochelaga-Maisonneuve.



UN VOILE DE PLUS OU DE MOINS, ON S'EN FOUT, EXPLIQUE LE PÉDIATRE. LE VRAI ACCOMMODEMENT QUE NOUS DEVONS FAIRE EST D'AMENER CES ENFANTS IMMIGRANTS VERS LE SUCCÈS, CAR UNE PARTIE DE NOTRE AVENIR REPOSE SUR EUX.

- Dr Gilles Julien, fondateur de la pédiatrie sociale en communauté



Les familles issues de l'immigration récente représentent toutefois un défi majeur d'intégration pour le Québec. D'après le Dr Julien, leurs jeunes enfants constituent leurs meilleurs atouts, à condition qu'ils soient bien accompagnés dans leur développement. «Les immigrants viennent ici pour donner un avenir à leur enfant et, en même temps, à eux-mêmes, indique le pédiatre en entrevue dans son bureau d'Hochelaga-Maisonneuve, entre deux bouchées de son lunch santé. Je ne connais aucun parent au monde qui ne veut pas que son enfant aille bien. Alors quand quelqu'un, comme moi, vient contribuer à ça, c'est extraordinaire pour eux.»

Dans le quartier Côte-des-Neiges, l'école est un partenaire indispensable. Trop souvent, Gilles Julien et son équipe remarquent que les enfants en âge d'entrer en prématernelle (4 ans) ne sont pas prêts. «Beaucoup d'enfants [immigrés] n'ont jamais été en contact avec d'autres enfants, n'ont jamais parlé français, ont souvent été surprotégés ou n'ont pas été assez stimulés, énumère-t-il. Tout l'enjeu consiste à rencontrer ces familles-là avant que leur enfant entre à l'école pour l'aider à réussir sa rentrée scolaire.»

«Il faut respecter la culture et les croyances de base de la famille, modère-t-il. Oui, l'enfant transcende la religion et la couleur de peau, mais il y a quand même des attitudes à adopter. Quand une femme musulmane arrive, je la salue sans lui donner la main, sinon elle va se sentir mal à l'aise et je viendrais de perdre un lien de proximité avec elle. Le docteur doit travailler en nuances.»

Bâtir le Québec de demain nécessite de faire des compromis intelligents à l'égard de ces nouveaux enfants venus d'ailleurs. «Ce qui est super intéressant, c'est que les enfants, qu'ils soient blancs, rouges, jaunes, musulmans ou juifs, sont ouverts; ils ne portent ni les blessures ni les préjugés de leurs parents qui immigrant. Si on les aide à réussir, ils sentiront qu'ils font partie de la société québécoise et ne se joindront pas aux gangs de rue, car ils ne se seront pas fait "planter" au départ. On doit aller dans cette direction; ces enfants portent une partie de l'avenir du Québec.» ♦

AUTOCHTONES DE BOLIVIE

CAMÉRA AU POING

DELPHINE DENOISEUX

Depuis bientôt un an, un projet pilote de vidéo autochtone s'inspirant de l'expérience québécoise de Wapikoni mobile a pris racine en Bolivie. Il est destiné à de jeunes autochtones boliviens qui, par leurs réalisations, font entendre leur voix distincte.

Sur l'autel, des offrandes attendent l'astre solaire. De la graisse de lama et des figurines y sont déposées par le chef spirituel. L'espace d'un instant, une équipe de jeunes réalisateurs autochtones se laisse imprégner par la scène qu'elle est en train de filmer, sur l'Île du Soleil, au milieu du lac Titicaca.

Adalid a décollé son œil du viseur de la caméra. María, la preneuse de son, tient la perche d'une main et tend l'autre en direction de l'horizon. Comme tous les gens venus célébrer le nouvel an des Aymaras, premier groupe ethnique de Bolivie, elles accueillent ainsi les premiers rayons du soleil.

D'UN HÉMISPHERE À L'AUTRE

C'est non loin de là, à Copacabana, petite ville située à 3 800 mètres d'altitude, que 18 jeunes apprentis cinéastes suivent un atelier du Centro de Formación y Realización Cinematográfica (CEFREC). Depuis 15 ans, cet organisme bolivien développe un réseau national de médias autochtones en partenariat avec les cinq grandes organisations autochtones du pays.

Mais cette fois-ci, il s'agit d'un atelier particulier, tenu dans le cadre d'un projet pilote s'inspirant de l'expérience du

Wapikoni mobile, ces studios de création ambulants qui sillonnent les communautés autochtones du Québec pour initier les jeunes au cinéma. En plus de viser spécifiquement les jeunes, une première pour le CEFREC, le projet bolivien mise sur le format du court-métrage.

«Le recours au court-métrage s'insère très bien dans nos formations puisque les jeunes ont le temps de réaliser une œuvre complète durant un atelier», explique Franklin Gutiérrez, formateur du CEFREC et responsable du suivi du projet financé par Oxfam-Québec, une ONG présente en Bolivie depuis 1984.

SANDRA CHUQUIMIA INTERROGE LES AUTORITÉS TRADITIONNELLES DURANT LE NOUVEL AN AYMARA OU SOLSTICE D'HIVER, LE 21 JUIN, AU SOMMET DE L'ÎLE DU SOLEIL.



DES FILMS POUR CHANGER LA SOCIÉTÉ

Pour rendre cet échange possible, un cinéaste-formateur de Wapikoni, Frédéric Julien, est parti travailler un an en Bolivie avec le CEFREC. «Au Québec, l'approche est davantage sociale et individualisée, car les jeunes des réserves ont beaucoup de choses sur le cœur et ont un besoin urgent de s'exprimer, explique-t-il. Ici, le processus de création est collectif et s'insère dans une approche stratégique de la communication qui change selon le contexte politique.»

D'après Manon Barbeau, fondatrice et directrice du Wapikoni mobile, ce projet de vidéo permet aux autochtones de poser un regard sur eux-mêmes et de s'exprimer. «Avant, le cinéma présentait toujours le regard des non-autochtones sur les autochtones, souligne-t-elle. Aujourd'hui, ils expriment leur propre vision du monde.»

Le CEFREC met l'accent sur la formation de jeunes leaders et le renforcement de leur enracinement culturel. «Les jeunes qui quittent leur communauté sont ceux qui perdent le plus rapidement leur

culture, explique Ivan Sanjinés, directeur du CEFREC. En développant leurs compétences techniques, ils prennent conscience que modernité et culture sont compatibles, qu'ils peuvent vivre dans leur communauté tout en adoptant une forme d'expression qui est celle du monde globalisé.»

Avant, le cinéma présentait toujours le regard des non-autochtones sur les autochtones.

- Manon Barbeau, fondatrice et directrice du Wapikoni mobile au Québec

Le travail du CEFREC est intimement lié à l'histoire politique du pays. La Bolivie a acquis son indépendance en 1825, après des années de colonisation espagnole. Toutefois, cette étape n'a pas changé la réalité de la marginalisation et de la discrimination des peuples autochtones de Bolivie, qui représentent plus de 60 % de la population. En 1990, ceux-ci ont entrepris une marche historique qui a débouché sur la reconnaissance de leur territoire traditionnel et de leur droit au territoire. Puis, en 2008,

dans la foulée de l'élection d'Evo Morales, premier président autochtone du pays, une nouvelle constitution, rédigée par une assemblée représentative de la diversité du pays, a transformé le pays en état plurinational, désormais garant du respect des Premières Nations.

En 1996, les organisations autochtones du pays avaient déjà misé sur l'audiovisuel. «C'était l'unique manière de renforcer la construction d'une société plurielle, explique Franklin Gutiérrez. Si les autochtones ne sont pas présents dans les médias, nous construisons une société qui n'est pas la nôtre.»

De retour à Copacabana, les jeunes visionnent leurs images dans une salle de montage improvisée dans un hôtel de la ville. «Notre documentaire parle de l'importance de préserver nos danses, qui sont liées à la manière dont les populations andines se représentent le monde», explique William Huayhua, 28 ans, assis devant un ordinateur du CEFREC. Pour sa part, Sandra Chuquimia, 18 ans, a choisi de parler de la migration. «Mes parents ont quitté leur communauté quand nous étions très jeunes parce qu'ils ne pouvaient plus y gagner leur vie, se souvient-elle. Moi, je voudrais étudier la gestion des coopératives agricoles pour proposer un projet à ma communauté.»

La violence conjugale, la surpêche et le mouvement hip hop chez les jeunes Aymaras ont également fait partie des sujets filmés par le groupe. «S'interroger sur ces thèmes, c'est prendre position sur la société que nous voulons pour demain», conclut William qui s'appête à quitter la salle de montage, alors que la nuit est tombée depuis longtemps. ♦

PHOTOS : DELPHINE DENOISEUX



AU TERME DE LA FORMATION CEFREC, WAPIKONI MOBILE, ELIAS CASTRO ET LES 17 AUTRES JEUNES CONSTITUERONT LA NOUVELLE ÉQUIPE DE COMMUNICATEURS DE COPACABANA.V

PARCE QUE PERSONNE N'EST À L'ABRI

MARIE-LISE ROUSSEAU

Qu'il fasse 35 degrés ou -40, de plus en plus de Québécois doivent passer leurs nuits dehors. La Nuit des sans-abri (NSA), qui a lieu chaque année le troisième vendredi d'octobre, permet au public d'exprimer sa solidarité avec les plus démunis de la société et de goûter, l'espace d'une nuit, à la réalité de la rue. Coup de chance pour cette 22^e reprise : la météo n'a jamais été aussi clémente pour les centaines de personnes ayant participé à la NSA dans 25 villes au Québec. Parole de Micheline Ducap, coordonnatrice du Café L'itinéraire, pour qui c'était la 21^e participation à l'événement.

PHOTO 1 :

BERNARD ST-JACQUES, ORGANISATEUR COMMUNAUTAIRE AU RAPSIM (RÉSEAU D'AIDE AUX PERSONNES SEULES ET ITINÉRANTES DE MONTRÉAL) A DONNÉ LE COUP D'ENVOI À L'ÉVÉNEMENT. LE TON SE VOULAIT FESTIF, BIEN QU'IL N'Y AIT PAS DE QUOI SE RÉJOUIR DE L'AUGMENTATION DE L'ITINÉRANCE PARTOUT AU QUÉBEC, A-T-IL RAPPELÉ.

PHOTO 2 :

LA NUIT DES SANS-ABRI COMPTE SUR LE SOUTIEN D'UN PORTE-PAROLE ENGAGÉ QUI N'A PAS LA LANGUE DANS SA POCHE : CHRISTIAN VANASSE, DU GROUPE LES ZAPARTISTES. POUR L'OCCASION, IL A INTERPRÉTÉ UN MONOLOGUE IRONIQUE INTITULÉ : «LA PAUVRETÉ, C'EST FANTASTIQUE».

PHOTO 3 :

«IL FAUT UNE POLITIQUE EN ITINÉRANCE POUR AMÉLIORER RÉELLEMENT LE SORT DES PERSONNES DE LA RUE», A MARTELÉ PIERRE GAUDREAU, COORDONNATEUR DU RAPSIM, RAPPELANT DANS SON DISCOURS QUE LES REFUGES POUR SANS-ABRI DE LA MÉTROPOLE DÉBORDENT PLUS QUE JAMAIS.

PHOTO 4 :

RIEN DE MIEUX QU'UNE BONNE SOUPE CHAUDE QUAND ON PASSE LA SOIRÉE DEHORS AU FROID! MICHELINE DUCAP, COORDONNATRICE AU CAFÉ L'ITINÉRAIRE, A PRÉPARÉ DE LA SOUPE QUI A ÉTÉ SERVIE TOUTE LA SOIRÉE AUX PARTICIPANTS DE LA NUIT DES SANS-ABRI À MONTRÉAL.

PHOTO 5 :

APRÈS UNE BONNE SOUPE, ON SE RÉCHAUFFE AUTOUR DU BRASERO, UN GROS BIDON DANS LEQUEL BRÛLE UN FEU, SYMBOLE DU SANS-ABRI QUI SE RÉCHAUFFE DANS LA NUIT FROIDE. CHRISTIAN VANASSE DES ZAPARATISTES A EU L'HONNEUR DE L'ALLUMER.

PHOTO 6 :

L'ÉVÉNEMENT NE MANQUAIT PAS D'ANIMATION : PRISES DE PAROLES AU MICRO, SPECTACLES MUSICAUX, COURS DE BREAK DANCE ET AUTRES PERFORMANCES ONT ANIMÉ LES 12 HEURES DE LA NUIT DES SANS-ABRI. SUR CETTE PHOTO, UNE PERFORMANCE D'UN GROUPE DE PERCUSSIONNISTES.

PHOTOS : ANDRÉ FERNANDES

PHOTO 4



PHOTO 1



PHOTO 2



PHOTO 6



PHOTO 3



PHOTO 5



PAROLES DE CAMELOTS! ©



SUIVEZ-NOUS SUR
FACEBOOK
ET TWITTER

GRÂCE À VOTRE ABONNEMENT, 50 % DU COÛT DE VENTE DU MAGAZINE REVIENT AU CAMELOT!

Vous remarquerez que cette année le prix de l'abonnement a augmenté. Notre nouveau concept d'abonnement a pour objectif de vous permettre d'aider directement une personne en insertion sociale. En effet, 50 % du coût du magazine auquel vous vous abonnez revient au camelot qui travaille à la vente du magazine *L'itinéraire* et à la mise à jour de son blogue.

Vous pourrez aussi maintenant, grâce à votre abonnement, choisir un camelot, suivre son évolution et partager ses succès grâce à son blogue-camelot disponible au www.itineraire.ca.

COMMENT S'ABONNER?

3 possibilités :

- Prêfêrablement, par Internet au WWW.ITINERAIRE.CA
- Complêtez le coupon à la page 4
- Par têlêphone au 514 597-0238



Un
concept
unique!

GRÂCE À VOTRE ENGAGEMENT, 50 % DU PRIX DE L'ABONNEMENT REVIENT AU CAMELOT!

- Vous recevez deux fois par mois un magazine unique qui pose un regard engagé sur la société avec des entrevues de fond de personnalités publiques impliquêes et des têmoignages de vie qui aident à lutter contre les prêjugês;
- Vous agissez concrêtement auprês d'un camelot pour l'aider dans sa dêmarche de rêinsertion sociale;
- Vous participez à un mouvement de solidaritê;
- Vous partagez le quotidien des camelots sur leur blogue.

VISIONNEZ
"LA MAISON OÙ J'AI GRANDI"

viacapitale
DU MONT-ROYAL



www.viacapitaledumontroyal.com

L'ACHAT ET LA VENTE D'UNE
PROPRIÉTÉ, C'EST UNE AFFAIRE
DE CŒUR ET DE SAVOIR-FAIRE

- Garantie de service
 - Intêgritê
- Mise en marchê exceptionnelle
 - Conseils
 - Expertise
- Opinion de la valeur marchande
de votre propriêtê

AGENCE DU PLATEAU
1152 Mont-Royal est
514.597.2121

AGENCE DE ROSEMONT
2339 Beaubien est
514.721.2121

VIVRE LA CARAVANE

L'expérience de Yannick-Stéphane Mondion
dans la lutte pour le logement social

PROPOS RECUEILLIS PAR LE RAPSIM

RAPSIM (R.) : *Qu'est-ce que la Caravane du FRAPRU?*

Yannick-Stéphane Mondion (Y.-S. M.) : La Caravane du Front d'action populaire en réaménagement urbain (FRAPRU), ce sont deux contingents, 80 militants mobilisés pour le droit au logement, 13 voitures, près de 21 villes visitées en octobre dernier, et environ 2 300 kilomètres de route pour réclamer le financement de 50 000 unités de logements sociaux supplémentaires! Pour cette caravane, deux convois parcouraient les routes du Québec, l'un à l'est, l'autre à l'ouest. Le convoi de l'ouest dont je faisais partie partait d'Ottawa pour ensuite aller vers Val-d'Or, Rouyn-Noranda, Mont-Laurier, Saint-Jérôme, Joliette, Shawinigan, Grand-Mère, Sorel, Longueuil et Montréal.

R. : *Pourquoi avoir choisi de vivre cette expérience?*

(Y.-S. M.) : Je milite activement pour une politique en itinérance, plus précisément pour le logement social. Tous devraient pouvoir se loger décemment, avoir un toit sur leur tête sans payer plus de 30 % de leur revenu. Au Québec, 324 000 ménages ont des besoins impérieux de logement! Payer trop pour se loger, ça veut souvent dire négliger d'autres parties importantes de nos vies et se priver de choses essentielles comme manger, se vêtir ou se faire soigner.

J'ai donc choisi de participer à la caravane pour parler des enjeux propres à l'itinérance en logement. J'ai l'espoir de voir le gouvernement de monsieur Harper rehausser le programme SPLI (Stratégies des partenariats de lutte contre l'itinérance) qui permet de financer l'intervention et les installations pour les personnes itinérantes ou à risque d'itinérance.

R. : *En quoi l'itinérance est-elle liée au logement?*

(Y.-S. M.) : L'accès au logement est absolument nécessaire, même s'il n'y a pas qu'une seule solution à l'itinérance. C'est un droit fondamental de pouvoir se loger décemment. Que l'on soit de Montréal, de Québec, de Gatineau ou de l'Abitibi, si nous ne pouvons nous loger dans un endroit salubre et accessible, l'itinérance n'est jamais très loin.

R. : *Quels ont été les moments forts de ton voyage?*

(Y.-S. M.) : La rencontre de madame Édith Cloutier, présidente du Regroupement des centres d'amitié autochtones du Québec et présidente du Centre d'amitié autochtone de Val-d'Or. Lors de la visite des militants de la Caravane, en nous remerciant de notre passage, elle a fondu en larmes de gratitude pour la bataille que nous menons en matière de logement. Il y a aussi la rencontre d'un groupe de femmes de Malartic, dont les maisons ont été achetées par Osisko, une compagnie minière.

La compagnie, après leur avoir offert dinde et confitures, les a expropriées de leurs logements locatifs pour les forcer à vivre dans des logements trop chers pour leurs moyens. Dans une région où le taux de logements inoccupés ne dépasse pas les 0,2 %, il est pratiquement impossible pour elles de se trouver un logement abordable. La bataille de ce groupe de femmes pour faire respecter leurs droits a été pour moi une très grande inspiration.

R. : *Quelle région t'a marqué le plus?*

(Y.-S. M.) : Sans aucun doute l'Abitibi. Les gouvernements ne font rien pour aider cette région qui vit présentement une des pires crises du logement de l'histoire du Québec. La misère dans cette région, riche en ressources naturelles mais pauvre socialement, m'a particulièrement touché.

R. : *Seras-tu de la prochaine caravane, s'il devait y en avoir une autre?*

(Y.-S. M.) : Personnellement, je repartirais demain matin si c'était possible! Cette expérience n'a pas changé ma vie, car je militais déjà pour un plus grand financement du logement social, mais elle m'a permis de comprendre que la lutte est loin d'être gagnée et qu'il faut continuer à se battre. ♦



PHOTO : RAPSIM

ÉDUC'ALCOOL BOIRE AVEC DISCERNEMENT



PHOTO : ARTJAZZ / DREAMSTIME

Qui ne connaît pas Éduc'alcool? Après 21 ans de présence au Québec, l'organisme est reconnu comme étant la référence incontournable en matière de consommation responsable de boissons alcoolisées. Survol des réussites et des projets d'Éduc'alcool.

«Je suis le meilleur et le pire d.g. qu'Éduc'alcool n'ait jamais eu. Ce n'est pas très difficile, je suis le seul», blague Hubert Sacy, directeur général depuis les débuts d'Éduc'alcool, dès ses premières secondes d'entretien avec *L'Itinéraire*.

La modération a bien meilleur goût. Le slogan d'Éduc'alcool est devenu un véritable adage. Pas question pour l'organisme d'empêcher les Québécois de boire : il s'agit plutôt de leur apprendre *comment* boire. Éduc'alcool milite pour «créer une culture de la modération et de la dégustation au détriment d'une culture de l'ivresse», résume son directeur général. La recherche du goût des boissons plutôt que de leur effet, quoi.

Éduc'alcool a de quoi être fier de ses réalisations : l'organisme, au fil de ses campagnes de prévention, a fait accepter

la consommation modérée d'alcool comme une norme sociale. «Rares sont ceux qui trouvent agréables les gens qui boivent à l'excès», souligne Hubert Sacy.

Avec sa campagne de prévention «niveau de consommation à faible risque» (voir notre encadré), Éduc'alcool pousse encore plus loin la promotion de la consommation responsable d'alcool en la quantifiant. «Avant, on disait "Buvez avec modération". Maintenant, on précise le nombre de verres que représente la modération», explique M. Sacy.

De nouveaux défis attendent Éduc'alcool. Selon Hubert Sacy, le plus important d'entre eux consiste à «transmettre un message qui est fait de nuances, car les gens doivent toujours exercer leur jugement quand il est question d'alcool.»

Parmi ses revendications, l'organisme continue de demander au gouvernement du Québec de rendre obligatoire le cours «action service», qui renseigne les employés des établissements licenciés sur leurs responsabilités professionnelles et légales face à la consommation d'alcool de leurs clients. Hubert Sacy se désole du fait que le Québec demeure la seule province où ce cours est toujours facultatif.

Une saine relation avec l'alcool est au cœur des préoccupations d'Éduc'alcool, qui œuvre en partenariat avec plusieurs organismes partout au Québec. «Des centaines de milliers de Québécois travaillent pour Éduc'alcool, témoigne M. Sacy. Ça va du médecin qui remet une brochure préventive à ses patientes enceintes au bénévole qui participe à Opération Nez Rouge.»

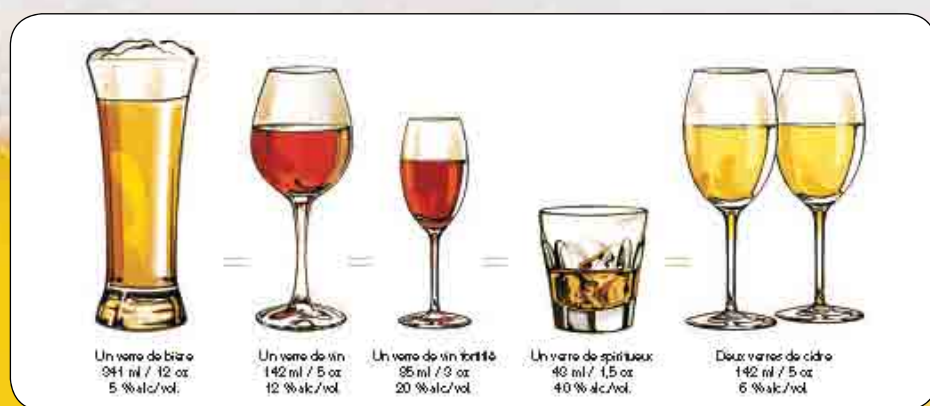
WWW.EDUCALCOOL.QC.CA

Comment consomment les Québécois?

Éduc'alcool mène tous les cinq ans une vaste enquête sur les habitudes de consommation d'alcool des Québécois. Voici les faits saillants de son enquête de 2007.

- Plus de 8 Québécois sur 10 consomment de l'alcool.
- De 3 à 5 % de la population consomme de manière abusive, voire dangereuse.
- 7 % des conducteurs reconnaissent avoir conduit avec un taux d'alcoolémie supérieur à la limite permise.
- 75 % des Québécois apprécient le vin, ce qui en fait la boisson alcoolisée la plus fréquemment consommée.
- Plus de 60 % des Québécois consomment de la bière. Une tendance qui stagne, quand elle ne baisse pas légèrement.

Que considère-t-on comme une «consommation» ou un «verre»?



2-3-4-0 → Le nombre de consommations recommandées – 2, 3, 4 ou aucune – varient principalement en fonction du sexe.

- 2** • Les femmes qui souhaitent consommer de l'alcool de façon modérée devraient se limiter à 2 verres par jour et à un maximum de 10 verres par semaine.
- 3** • Les hommes qui souhaitent boire de façon modérée devraient se limiter à 3 verres par jour et à un maximum de 15 verres par semaine.
- Afin d'éviter l'intoxication et les complications qui l'accompagnent, les femmes ne devraient pas prendre plus de 3 verres en une même occasion.
- 4** • Les hommes qui veulent éviter l'intoxication et les complications qui l'accompagnent ne devraient pas prendre plus de 4 consommations en une même occasion.
- 0** • Afin d'éviter qu'une accoutumance ou une dépendance s'installe, il est recommandé de ne consommer aucun alcool au moins un ou deux jours par semaine.
- 0** Il est déconseillé de consommer de l'alcool dans certaines circonstances, notamment :
- lorsqu'on a des décisions importantes à prendre;
 - si on pratique des activités physiques dangereuses;
 - lors de la conduite d'un véhicule motorisé, l'utilisation de machinerie, d'équipement mécanique ou électrique;
 - si on est responsable de la sécurité d'autres personnes;
 - avec des médicaments qui interagissent avec l'alcool;
 - si on souffre de problèmes de santé mentale ou physique;
 - dans les cas de dépendance à l'alcool.
- 0** Bien que les risques associés à une faible consommation d'alcool durant la grossesse paraissent minimes, aucun seuil totalement sécuritaire n'a été défini. Il est donc recommandé aux femmes enceintes et à celles qui cherchent à le devenir de ne pas consommer d'alcool. De plus, les femmes qui allaitent devraient s'abstenir d'en consommer avant l'allaitement.

L'ENCAN DE VIA CAPITALE EN SOUTIEN AUX SANS-ABRI

JÉRÔME SAVARY

Grâce à la 4^e édition publique de leur encan, les courtiers immobiliers de Via Capitale du Mont-Royal ont amassé 53 000\$ au profit de trois organismes communautaires : l'Action terroriste socialement acceptable (ATSA), La rue des femmes et L'Itinéraire. «Nous vendons des maisons et nous aidons des gens à se loger, explique Nathalie Clément, propriétaire de Via Capitale du Mont-Royal. C'est donc logique pour nous de venir en aide aux personnes itinérantes.»

Le 13 octobre dernier, les clients, amis et courtiers de Via Capitale du Mont-Royal ont été galvanisés par l'ambiance de fête qui régnait au cabaret La Tulipe. Les encanteurs — eux-mêmes courtiers de Via Capitale du Mont-Royal — y étaient pour beaucoup, réussissant à faire monter les enchères de façon dynamique et finissant par établir un nouveau montant record de fonds amassés.

Tableaux, fins de semaine de soins dans un spa reconnu, voyage à New York ou dans le Sud, kayak de mer... tout le monde pouvait trouver «enchère à son pied».

Parmi les 100 courtiers immobiliers de Via Capitale, 75 étaient mobilisés pour l'événement. «Pour nous assurer que tout l'argent revienne directement aux organismes et éviter des frais d'administration trop élevés, tout le monde a travaillé fort», a ajouté M^{me} Clément. Ainsi, 20 courtiers ont préparé les 4 000 bouchées destinées à nourrir les participants à l'événement. Les lots ont été obtenus en sollicitant les amis et clients de Via Capitale du Mont-Royal.

Pierre Allard, cofondateur de l'ATSA, était naturellement reconnaissant : «C'était incroyable de voir toute l'énergie de ces gens-là; ils nous font une fleur. Je trouve ça touchant.»

Le directeur général de L'Itinéraire était également touché, L'Itinéraire étant notamment le premier organisme à bénéficier du soutien des courtiers de Via Capitale lors de la première édition de l'encan public : «C'est toujours avec beaucoup d'émotions que nous recevons la grande générosité, l'engagement personnel et la solidarité envers les plus démunis des

courtiers de Via Capitale du Mont-Royal, a dit Serge Lareault. Nous pouvons aider des centaines de personnes encore une fois grâce à eux. Nous nous sentons privilégiés d'être ainsi soutenus, car L'Itinéraire a grandement besoin d'aide. Les fonds publics diminuent pour l'aide aux sans-abri et nous peinons toujours à combler les fins de mois.» Un tel événement est unique à Montréal,

NOTRE ÉQUIPE EST TRÈS FIÈRE DE PARTICIPER À AIDER CES ORGANISMES QUI LUTTENT CHACUN À LEUR FAÇON CONTRE L'ITINÉRANCE.

- Nathalie Clément

les courtiers immobiliers s'affichant généralement davantage sur les pancartes au bas des immeubles en vente plutôt qu'auprès d'organismes communautaires. Ceux de Via Capitale sortent du lot. «Notre équipe est très fière de participer à aider ces organismes qui luttent chacun à leur façon contre l'itinérance, a indiqué Nathalie Clément. Chez Via Capitale, on choisit les courtiers avec qui on veut travailler. Une personne qui veut travailler dans notre équipe doit notamment manifester un véritable engagement social; c'est l'un de nos critères d'embauche.» ♦



DE GAUCHE À DROITE : SERGE LAREAULT (L'ITINÉRAIRE), NATHALIE CLÉMENT (VIA CAPITALE DU MONT-ROYAL), PIERRE ALLARD ET ANNIE ROY (ATSA) ET LÉONIE COUTURE (LA RUE DES FEMMES)



LA CARTE-REPAS, POUR SOIGNER LA FAIM!



«Parce qu'il est inconcevable qu'aujourd'hui, à Montréal, des milliers de personnes souffrent de la faim.

Comme moi, avant qu'il ne soit trop tard, offrez des cartes-repas aux plus démunis. En plus d'un repas chaud et complet, ils briseront leur isolement et trouveront le réconfort d'une aide psychosociale.

La faim n'est pas une maladie mais un besoin. Cela se passe chez nous, donnons leur un temps de répit.»

L'ITINÉRAIRE



4 \$ POUR
PRÉVENIR,
NOURRIR,
GUÉRIR.



FAITES UN DON en remplissant le coupon
en page 4 ou au www.itineraire.ca

CONTACTEZ-NOUS au 514.597.0238

LES CAPITALISTES font un pied de nez aux moins nantis



JEAN-MARC BOITEAU
Chroniqueur de rue
jeanmarcboiteau@yahoo.ca

Pour quelle raison les couches pour bébé coûtent-elles aussi cher? Je ne possède pas l'expertise d'un économiste, mais il me semble évident que les bébés ont et auront toujours besoin de couches pour ne pas être dans la m.... Ça, les entreprises l'ont bien compris! Pas surprenant alors qu'ils augmentent sans cesse leurs prix afin de continuer d'engendrer des profits démesurés sur le dos d'une population dépendante.

Il y a plus de personnes moins nanties que de gens aisés dans le monde. Par conséquent, les plus pauvres sont les plus affectés par les hausses abusives des prix qui hypothèquent notre société, affligée par l'absence d'humanisme de certains gestionnaires capitalistes gourmands. Ainsi, une famille de trois personnes, faisant partie de la classe moyenne, peine à se payer, à l'occasion, une frite, deux hot-dogs et une liqueur au restaurant! Les ajustements du revenu de ces personnes ne correspondent pas à l'augmentation incessante du coût de la vie. Une famille qui vit avec un revenu annuel de moins de 30 000 \$ vit dans la misère. On peut donc dire que, pour les personnes démunies, si le présent est garant de l'avenir, ils sont à des années-lumière d'améliorer leur sort!

Les moins nantis sont les plus grandes victimes de ces gens sans morale qui profitent d'un système capitaliste trop permissif et qui n'hésiteraient pas à dénuder un voisin si cela leur permettait d'extorquer plus d'argent!

Les entreprises pétrolières suivent allègrement cette tendance. Lors du congé des Fêtes ou pendant les vacances estivales, on assiste à une hausse, tant soudaine que substantielle, du prix de l'essence. Les raisons sont aussi très simples, puisque plus de gens utilisent leur véhicule à ces périodes de l'année! Aux Fêtes, beaucoup de familles, pour ne pas dire la plupart, se rencontrent pour célébrer. Pendant les vacances, les gens éprouvent le besoin de sortir du quotidien afin de décompresser. Dans les deux cas, ils sont pris en otage par le prix de l'essence.

La classe moyenne est elle aussi victime de ces magouilleurs de la finance. Le prix des hypothèques, les cartes de crédit, et les hausses vertigineuses sur certains produits accroissent l'écart entre les riches et les pauvres! En ce qui concerne les cartes de crédit, une personne sur quatre seulement réussit à s'acquitter mensuellement de sa facture!



LES INDIGNÉS, QUI ONT PRIS D'ASSAUT LA PLACE VICTORIA À MONTRÉAL, ONT EU AUSSI RAS-LE-BOL DES EXCÈS DU CAPITALISME.

Pour ce qui est des produits alimentaires, la nécessité de se nourrir est liée à la présence de distributeurs, fournisseurs et intermédiaires sans scrupule, qui achètent les denrées en grande quantité pour les entreposer. Cela a pour effet de créer une rareté des aliments, qu'ils revendront à la hausse dans les épiceries. Encore une fois, les moins nantis sont les plus grandes victimes de ces gens sans morale qui profitent d'un système capitaliste trop permissif et qui n'hésiteraient pas à dénuder un voisin si cela leur permettait d'extorquer plus d'argent!

Enfin, avec la hausse des prix du transport en commun à Montréal, les gens moins fortunés qui ne possèdent pas de voiture doivent maintenant calculer 3 \$ aller et 3 \$ retour pour leur déplacement. Pas de quoi les encourager à sortir de chez eux et de leur isolement! Dans un monde «humain», les personnes assistées sociales ou au chômage devraient bénéficier d'une réduction sur le coût du transport en commun.

Il m'apparaît donc primordial que ce monde capitaliste soit revu et corrigé en faveur d'un meilleur partage des richesses, afin que tous et toutes puissent combler leurs besoins de base dans la dignité. ♦

PHOTO : CATHERINE GIROUARD

MOTS DE CAMELOTS

LES RETROUVAILLES

LUC TANGUAY

Camelot, marché Maisonneuve

Ma sœur m'a trouvé grâce à une de ses amies qui lui avait dit que je travaillais au marché Maisonneuve. Les retrouvailles ont donc eu lieu au marché Maisonneuve. Ma sœur est restée environ deux heures au marché. On a parlé de tout et de rien. Au départ, je lui ai fait savoir que si elle trouvait quelqu'un avec qui je pourrais descendre à Rouyn-Noranda, ça ferait mon affaire. Je lui ai aussi dit qu'elle ou la famille pourraient m'appeler quand ils le voudraient. Deux jours après son retour en Abitibi, ma sœur m'a rappelé en me disant : «Prépare tes valises, on s'en vient te chercher.» Puis elle a ri. Je lui ai répondu que je ne pouvais pas descendre comme ça, à cause de mon travail à *L'itinéraire*. Elle a dit : «On est au motel, on a la moitié du chemin de fait. On vient te chercher au marché Maisonneuve demain matin.» J'ai répondu : «Woh! Laisse-moi au moins vendre un peu mon *Itinéraire* et viens plutôt me chercher dans l'après-midi.» On est donc partis pour l'Abitibi. J'ai amené mes deux chiens, Cottinette et Fannie. On a fini par arriver à Rouyn, chez ma mère, qui aura bientôt 71 ans. J'y suis resté huit jours. J'ai eu la chance d'aller à la pêche, avec les deux toutous et la famille de ma sœur Jocelyne. Je suis le seul à avoir pris un poisson assez gros pour pouvoir le garder. C'était un doré de 14 pouces. Ce que j'ai trouvé difficile à vivre, c'est les maringouins. Il y en avait de toutes les grosseurs. Je les entendais ciller autour de mes oreilles. Ma sœur a quatre enfants, trois filles et un garçon. Quant à ma mère, elle vit avec le plus jeune de mes frères. Tout le monde m'a vraiment gâté, que ce soit pour la nourriture ou les vêtements ou même pour mes toutous qui n'ont manqué de rien.

L'AUTOMNE,
SAISON
DE LA CHASSE

PHOTO : JÉRÔME SAVARY

RICHARD T.

Camelot, Place-des-Arts

Quand arrive l'automne, je ne peux m'empêcher de penser à ceux qui ont la chance de pouvoir aller chasser. Quand j'étais jeune, j'étais pensionnaire au collège d'Huberdeau, dans le comté d'Argenteuil. Chaque hiver, nous posions des collets dans le bois, pas loin du collège, pour attraper des lièvres. Tous les deux jours, nous vérifiions les collets et les replaçons si nécessaire, car souvent les gros animaux les enfonçaient dans la neige.

Quand nous avions de la chance, nous pouvions rapporter des lièvres au collège où nous possédions un petit local pour pouvoir les arranger. On coupait les pattes pour ensuite faire une incision le long du corps et on enlevait la peau. Ensuite, il s'agissait de vider l'intérieur et de le nettoyer. Notre éducateur s'occupait d'apporter les lièvres à la cuisine et le chef en faisait un ragoût. L'eau m'en vient encore à la bouche!

Quelques années plus tard, je suis allé à la chasse au chevreuil avec un de mes amis qui possédait un permis. Ce fut une belle journée dans les Laurentides, même si nous n'avons pas rapporté de gibier. Nous avons vu un chevreuil, mais mon ami l'a raté. Cela a quand même contribué à me donner la piqûre. C'est pour cette raison que lorsqu'arrive le mois d'octobre, l'envie de me promener dans le bois et de voir de beaux paysages me prend.

Alors, vous qui allez à la chasse, n'oubliez pas d'être prudents, de vous habiller en conséquence et de ne surtout pas prendre vos amis pour des chevreuils!



MOI, NOUVEAU CAMELOT

SERGE TRUDEL

Camelot, angle Sainte-Catherine / Morgan

Je me présente : je m'appelle Serge Trudel et je suis nouveau à *L'itinéraire*. C'est ma première expérience comme camelot et je dois avouer que j'adore ça. Travailler dehors pour moi est une passion. Je rencontre toutes sortes de personnes et certaines commencent à me connaître et conversent avec moi.

Aussi, j'aime beaucoup écrire. J'ai toujours aimé écrire : des poèmes, des chansons et présentement, j'essaie d'écrire une pièce de théâtre. J'ai d'ailleurs travaillé comme bénévole pendant six ans au journal *Info-Pec*, un journal qui relevait de l'organisme Pavillon d'éducation communautaire qui s'adressait aux gens du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Mes articles portaient sur les organismes du quartier, ainsi que sur son histoire et sur la sécurité domestique. J'ai également travaillé comme bénévole au

Cap Saint-Barnabé, organisme qui s'occupe des plus démunis dans le même quartier.

J'aime la musique classique comme les œuvres de Bach et Beethoven et en plus les chansonniers québécois. Mes préférés sont Félix Leclerc, Claude Léveillée, Gilles Vigneault et un moins connu, Pierre Calvé. Je ne me lasse pas de les écouter.

Natif de Montréal, j'aspirerais à vivre à la campagne, car quelquefois, je trouve la ville bruyante et polluée. C'est la raison pour laquelle, toutes les fois que je le peux, je vais me promener au parc Maisonneuve pour respirer l'air pur et m'éloigner du bruit.

Pour terminer, je souhaite la bienvenue à mes clients et aux nouveaux qui suivront, je l'espère.



MON RETOUR AU TRAVAIL

DANIEL PRINCE

Camelot, métro Square-Victoria et angle Mont-Royal / Papineau

En octobre dernier, j'ai entrepris de suivre un cours donné par Jean-Philippe, formateur à *L'itinéraire*. Ce cours offert à raison d'une heure par semaine vise à motiver les camelots dans leurs projets futurs et à les accompagner dans leur cheminement personnel. De plus, il cherche à développer leur sentiment d'appartenance au journal et la coopération entre les camelots. J'ai ainsi pris conscience de mon désir de retourner sur le marché du travail, car dans ma vie, je vis des phases d'environ cinq ans et comme cela fait justement près de cinq ans que je suis camelot à *L'itinéraire*, je sens que c'est le temps de mettre mon énergie dans un autre projet tout en continuant la vente du journal, qui est très important pour moi.

Je suis donc présentement en période de réflexion face aux différents emplois que je pourrais aimer. Si on entre de reculons au travail, il y a de fortes chances qu'on ne le conserve pas très longtemps. Pendant plusieurs années, j'ai œuvré dans le domaine de l'extrusion (procédé de transformation d'une matière plastique). La dernière compagnie où j'ai travaillé produisait des moules pour les portes et fenêtres en PVC. C'est un travail exigeant et qui s'effectue dans des conditions extrêmes (la température pouvait quelquefois atteindre 53 degrés Celsius!). Alors, bien que cela ait été passablement payant, je ne suis pas certain de vouloir retourner dans cette industrie. Je continue à chercher et le cours m'aide justement à évaluer mes compétences et à sélectionner les différentes possibilités qui s'offrent à moi.

MOTS DE CAMELOTS

COMMENT C'EST QUAND ON EST DANS LA RUE?

LISA GOYETTE

Camelot, métro Peel, sortie Metcalfe

Ça fait sept mois que je suis dans la rue. Puis là, j'essaye de m'en sortir. C'est à la suite d'une rupture avec mon amie de cœur que je me suis retrouvée dans la rue. Je l'ai reprise quatre fois avant de décider que c'était fini.

En ce moment, je suis à la Old Brewery Mission pour au moins dormir et prendre une douche. L'hygiène personnelle, c'est très important pour moi. Je fais aussi mon lavage une fois par semaine pour sentir bon. Pour ce faire, je vais au Sac-à-dos, un organisme où on peut faire sa lessive et où on reçoit aussi son courrier. On va chercher son courrier à 7 heures le matin et on peut y changer son chèque une fois par mois. Pour changer le chèque, il faut présenter une pièce d'identité. Après, on s'en va payer ses comptes.

Quand on est dans la rue, on survit, mais c'est difficile pour le moral. C'est pourquoi, dès la réception de mon prochain chèque, je vais essayer de trouver un appartement. Pour y réussir, je vais faire appel à l'organisme Face-à-face. Cet organisme nous oriente. On lui dit combien on veut payer et quelle sorte de logement on souhaite. Pour ma part, je serais prête à payer entre 350\$ et 450\$ pour un 2½ ou un 3½. À partir de là, l'organisme nous donne une liste des logements qui correspondent à nos désirs.

Je souhaite que mes démarches se déroulent bien et je sais que Dieu va m'aider.



PHOTO : ALAIN LACROIX / DREAMSTIME

PETIT CHIALAGE SUR LE TRANSPORT EN COMMUN

CÉCILE CREVIER

Camelot, métro Fabre et devant la pharmacie Jean Coutu, 29^e avenue



PHOTO : JIAWANGKUN / DREAMSTIME

J'aimerais vous parler du transport en commun à Montréal. D'abord, la passe coûte très cher. Quand on va à Longueuil, sur la Rive-Sud, ou à Laval, il faut payer pour obtenir des passes différentes. De plus, les autobus ne passent pas toujours souvent. Ils sont adaptés aux horaires des étudiants et des travailleurs, mais tout le monde ne commence pas à travailler tôt le matin. Aussi, si on veut sortir le soir, il faut constamment surveiller l'heure de fermeture des autobus et métros pour ne pas rater les derniers passages. Tout le monde n'a pas l'argent nécessaire pour prendre le taxi! Et l'hiver, on ne peut pas marcher dans les grands froids! Alors que faire dans ces cas? Les jeunes qui sortent, qui prennent un verre de trop, et qui n'ont plus d'argent à la fin de leur soirée, comment rentrent-ils chez eux s'ils ne peuvent prendre le taxi?

Je pense que l'autobus devrait terminer plus tard. Il existe des services de nuit, mais pas sur toutes les lignes, et parfois le service est aux heures. C'est long quand on rate notre autobus. L'été, ce n'est pas si mal, mais l'hiver, c'est froid!

Il y a beaucoup à améliorer dans le système du transport en commun et il faut en parler pour que les choses bougent.

LA LANGUE FRANÇAISE



JACQUES ÉLIZÉ

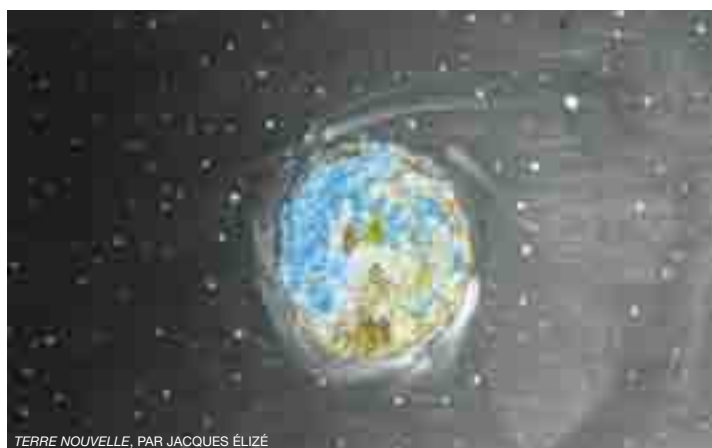
Camelot, devant le Lion d'Or et devant le cabaret Juste pour rire

Je résume ce qui a été écrit récemment dans un journal : au lendemain de la sortie de cinq rapports de l'Office de la langue française au sujet de l'évolution de la situation linguistique au Québec, plusieurs personnalités publiques, dont la chef du Parti québécois (PQ), Pauline Marois, ont réagi aux conclusions troublantes révélées par ces documents. On dit que d'ici 20 ans, les francophones seront en minorité sur l'île de Montréal.

Madame Marois dit qu'il faut trouver une solution pour que cela n'arrive pas, mais laquelle? Selon moi, le seul moyen, ce serait de ralentir l'immigration afin de pouvoir intégrer correctement les nouveaux arrivants. Ce ne sera pas facile. Le temps qu'il nous reste à conserver notre langue, parlons-la bien, en utilisant des mots comme «stationnement» au lieu de «parking», «surveiller» au lieu de «checker», «rondelle» au lieu de «puck», «clignotant» au lieu de «flasher», etc. Dans ce contexte-là, les allophones pourront davantage nous respecter et ils apprendront mieux notre langue.

J'oubliais : j'ai de la misère à accepter que des artistes chanteurs commencent leur carrière en français et qu'ils la poursuivent en anglais. Cela ne facilite pas la tâche de conservation de notre langue. Je souhaite bonne chance à madame Marois.

En terminant, comme j'ai toujours le goût de l'art, voici une toile que j'ai peinte dernièrement, dont le thème est «Terre Nouvelle».



TERRE NOUVELLE, PAR JACQUES ÉLIZÉ

LA LIBERTÉ D'AIMER



ADEL

Camelot, hôpital Notre-Dame

«Les choses qu'aime l'enfant demeurent dans le domaine du cœur jusqu'aux vieux jours. Ce qu'il y a de plus beau dans la vie, c'est que nos âmes continuent à hanter les endroits que nous avons aimés jadis.»

Ce texte, issu du livre *Les esprits rebelles*, est écrit par un de mes auteurs préférés, Khalil Gibran. Ces derniers jours, j'ai diminué beaucoup ma consommation de drogue et beaucoup d'émotions remontent à la surface. Je n'arrive pas à croire que j'ai pu faire tant de mal à mes proches et à mon entourage. Je n'étais pas conscient de l'état dans lequel j'étais durant des années. La haine avait pris la place de l'amour. La drogue était destructrice envers moi et envers les autres. Je me détruisais ainsi que les gens qui m'aimaient et je balayais du revers de mes mains toute tentative d'aide.

Me rappeler l'innocence de mon enfance et de mon adolescence me dit quelque part que je n'avais pas besoin de la drogue pour vivre.

Quand je vois des personnes qui ne consomment pas ou qui ont arrêté de consommer, ça m'encourage à suivre ce chemin sain et ainsi laisser la reconnaissance prendre place envers toutes les personnes qui m'ont aimé, qu'elles soient de ce monde ou au ciel. Pour tous les sacrifices qu'elles ont faits, je me dois de rester vivant. La vie m'a été donnée, et aussi précieuse qu'elle soit, je me dois de la protéger.

Je voudrais dire merci à tous ceux qui m'ont soutenu durant toutes ces années, incluant l'équipe de L'itinéraire bien sûr, et faire une prière de tout mon cœur aux miens et à ceux qui nous regardent du ciel.

J'aimerais surtout conscientiser les gens et leur suggérer de ne pas jouer avec leur vie et celle de leurs proches qui ont souvent tant sacrifié pour les garder en vie, mais plutôt de se protéger de toute tendance destructrice.

FIN NO- VEMBRE



PARTICIPEZ
À L'INSTAL-
LATION
VIDÉO QUAND
EN AUREZ-
VOUS
ASSEZ!
ORCHESTRÉE
PAR L'ATSA
18 NOVEMBRE
À 19H,
PLACE ÉMILIE-
GAMÉLIN
ON VOUS Y
ATTEND
EN GRAND
NOMBRE!
DIFFUSÉE SUR LA PLACE
ÉMILIE- GAMÉLIN JUSQU'AU
27 NOVEMBRE AVEC 7@9
CIRQUE / PRISE DE PAROLE /
ANIMATION / MUSIQUE /

INFOSATSA.QC.CA



Projet de loi C-58

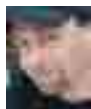
Québec

Montréal

8+8

BOULEVARD DES SPECTACLES
MONTREAL

J'AIME MA LANGUE



FRANCK LAMBERT
Chroniqueur de rue

Ma langue est belle, riche et vivante. Elle se compose à tous les temps et elle est contemporaine. Qu'elle soit écrite ou parlée, elle me permet de m'exprimer librement. Je prends donc la parole et la plume quand c'est nécessaire. Mais je constate que ma langue devient de plus en plus malade en raison du manque de rigueur linguistique des gens. Je m'en expliquerai plus loin.

En Amérique, c'est au Québec que se concentre la majorité des francophones. On s'est battu pour conserver notre langue française dans la marée anglophone. Des combats historiques nous ont permis d'obtenir une protection de notre patrimoine francophone. Et on a réussi à conserver notre caractère propre. On a forgé une identité francophone hors du commun sur ce continent et on l'a enrichie et consolidée avec le temps. On a aussi réussi à préserver notre langue malgré les pressions extérieures. On oublie aujourd'hui que nous avons mené de nombreuses batailles linguistiques. Les Québécois ne se battent plus pour leur langue. Je trouve bien dommage qu'ils laissent aller leur identité francophone. Je considère qu'ils oublient de se battre pour conserver leur langue et leur culture. Ils tiennent leur langue pour acquise, alors qu'elle devrait être l'objet d'une attention constante. Il fut un moment où le Québec se battait pour sa langue, sa culture et son identité.

Un des événements marquants de notre histoire a été la Révolution tranquille, dans les années 1960. À cette époque, la Commission Parent a réalisé une enquête sur le système d'éducation québécois. C'est à la suite des recommandations de cette Commission que le gouvernement a doté le Québec d'une politique scolaire garantissant à tous l'accessibilité à l'éducation primaire et secondaire jusqu'à l'âge de 16 ans. Cette réforme a permis à plus de gens d'accéder aux études supérieures dans les cégeps et les universités. Puis, les différentes réformes de l'éducation amenées à partir des années 1990 ont chambardé les méthodes et les programmes



PHOTO : ZURIJETA / DREAMSTIME

d'enseignement. Par conséquent, les enseignants autant que les étudiants se sont perdus dans ce brouhaha de changements de l'enseignement de la langue. Les étudiants actuels en subissent les contrecoups. Je constate, hélas, que l'accès accru à l'éducation n'a pas rempli toutes ses promesses, car la qualité de l'écriture semble se détériorer, à mon grand désespoir. Une de mes connaissances me rapporte deux exemples tirés de copies d'étudiants à l'université : ils écrivent «je mettais trompé» plutôt que «je m'étais trompé» et «elles sont revenuent» pour «elles sont revenues».

Les nouvelles technologies de l'information aggravent la situation. Les logiciels de traitement de texte facilitent la correction des textes sans efforts personnels. Il suffit d'appuyer sur le bouton de «grammaire et orthographe» pour que le texte se corrige tout seul. On n'a pas besoin de se réviser soi-même. Les gens ne corrigent plus eux-mêmes leurs propres textes. Ils ne font plus d'efforts pour leur langue. Internet a amplifié le phénomène de la mauvaise orthographe chez la plupart des gens. On écrit maintenant «au son», et on adopte des raccourcis textuels sans prendre le temps de bien orthographier. Les phénomènes sociaux tels que Facebook et les salles de *chat* sont les lieux privilégiés de telles aberrations. Les usagers de ces sites corrompent notre langue française par des abréviations incompréhensibles pour les non-initiés. Il suffit de visiter ces sites pour le constater.

Je trouve tout cela très malheureux et j'ai bien peur que notre langue ne s'affaiblisse si on n'en prend pas soin. Il faut se réveiller au plus vite pour éviter que le français ne se perde pour de bon. On se doit, comme société, de prendre conscience de notre richesse linguistique et de refaire une consolidation de nos acquis. Notre avenir collectif en dépend grandement. Parce que j'adore ma langue et que je refuse de la perdre. ♦

«DJAKLETUNÉMOR»



JEAN-MARIE TISON
Chroniqueur de rue

Il faisait beau, pourtant. Une température idéale pour vendre *L'itinéraire*. Mais j'étais là depuis deux heures et les gens continuaient de déambuler sans s'arrêter, en me devisageant d'un air lugubre! J'ai vérifié mon haleine discrètement et j'ai même demandé à un passant si j'avais une tache ou une crotte sur le bord du nez... Rien de tout ça! Alors j'ai décidé de faire contre mauvaise fortune bon cœur. J'me suis étampé mon plus beau sourire dans la face et j'ai pimenté mon boniment d'un peu d'humour, histoire de dérider les passants.

«Bonjour m'sieur dame!... C'est pas les témoins de *Châtelaine*, c'est *L'itinéraire*! Profitez du soleil avant qu'y soit taxé par les Libéraux!...» Moins d'une minute plus tard, un badaud qui venait de me doubler s'est arrêté net avant de revenir lentement vers moi... Enfin un client! J'ai peaufiné davantage mon sourire en tendant mon journal vers le brave homme qui posait déjà une main sur mon épaule en me murmurant à l'oreille avec un drôle d'accent : «DJAKLETUNÉMOR.» *What?*, ai-je pensé. Il restait là, attendant une réponse, ses yeux scrutant les miens comme s'il tentait d'y découvrir une quelconque trace d'humanité... J'ai pas pris de chance (y'avait trois piasses en jeu!); sans me départir de mon «beau sourire», j'ai répété sur le même ton : «DJAKLETUNÉMOR!» Le regard de l'homme s'est voilé d'un air étrange que je connais bien avant de poursuivre son chemin... sans m'acheter le journal!

J'ai eu comme un vertige. «DJAKLETUNÉMOR» n'avait rien d'un juron serbo-croate. Ça voulait simplement dire «Jack Layton est mort!» Pire, Jack Layton ÉTAIT mort depuis au moins une douzaine d'heures! Le Canada était en deuil et moi je faisais des *jokes* sur les Libéraux de Jean Charest! J'étais même pas dans le bon pays!... Ce que je lisais un instant auparavant dans le regard de l'homme c'était... oui, c'était bien ce mélange de pitié et d'indulgence que j'connais par cœur; de la commisération *stie!*... Alors j'ai couru me procurer un journal «standard» et là j'ai vu, j'ai lu et je suis tombé su'l cul...

J'ai ainsi appris que tout être vivant au Canada, qu'il soit blanc, noir, jaune, brun ou napolitain, de gauche, de droite ambidextre ou au milieu des deux, qu'il mange ou qu'il broute, avait de la peine en «titi». Jusqu'à une certaine M^{me} Grégoire dans le journal *24 heures* ou *Métro* qui n'a pu s'empêcher de comparer Jack Layton avec Bob Kennedy... Ouf! Non mais, on l'attend-tu le sauveur? Dans ce cas-ci, faut dire qu'il était quand même «L'Élu»... On a même envisagé la possibilité que sa femme lui succède... Re-ouf! Je ne serais d'ailleurs pas autrement surpris si notre Céline nationale décidait de prénommer son prochain rejeton Jack.

C'est vrai qu'à peine un peu remis du cancer, ce gars-là s'est «garroché» tête baissée dans la campagne électorale afin de déloger M. Harper, lui-même élu dans le but d'endiguer le cancer généralisé

qu'était devenu le parti libéral de MM. Chrétien et Martin. Je peux comprendre qu'on regrette sincèrement la mort de Jack Layton dans l'Ouest du Canada, où le NPD a des racines profondes depuis des générations, mais ici? Bien sûr, on l'a élu massivement. Tellement massivement que si je me souviens bien, le lendemain des élections avait des allures de lendemain de brosse... C'est comme si un gros *woups!* s'élevait en cœur de tout le Québec! «Ah bien r'garde donc! On a pris une décision collective... quasiment sans s'en rendre compte! Vive nous autres, grands acteurs du changement.»

Là j'ai vu, j'ai lu et je suis tombé su'l cul...



Tout cela a des allures de caprices de gens blasés qui veulent qu'il se passe quelque chose... n'importe quoi, comme d'élire des gens qui n'ont jamais mis le pied dans le comté dans lequel ils ont été élus et qui ne savent même pas baragouiner le français... Faudrait pas oublier que c'est ce même Jack Layton qui a appuyé le financement d'une ligne de transmission permettant à Terre-Neuve de vendre son électricité aux *states* en contournant le Québec...

Jack Layton a été aussi surpris que nous par ce raz-de-marée. Alors que son corps réclamait du repos et des soins, M. Layton s'est tout de même lancé dans une campagne électorale qui l'a affaibli gravement. Comprenant qu'on l'avait élu LUI, il a décidé de faire passer sa cause, son parti, sa «vérité» avant lui-même, en sachant très bien qu'il écourtait son échéance en multipliant ses apparitions publiques... C'est ça qu'on trouve noble! Se savait-il irrémédiablement condamné lorsqu'il a décidé «d'aller jusqu'au bout» pour son parti et de ne pas décevoir ses fans (!)?

À partir de là, son humanité n'a cessé de croître à nos yeux pour culminer lorsque, dans sa dernière missive, il proclamait à peu de choses près être pour l'amour et contre la haine en enjoignant le peuple québécois de continuer à croire qu'on peut changer le monde (le Canada) et de ne pas perdre espoir (en continuant de voter pour le NPD après sa mort!). Faut le faire, quand même!

Si une raison de vivre peut devenir aussi une bonne raison de mourir, en quoi l'espoir évoqué par M. Layton, la grande «vérité» dont le NPD se réclame le dépositaire, est-elle tellement différente de ce que nous proposent les autres partis *canadiens* au point d'y sacrifier sa vie? Si j'étais un homme politique fraîchement élu avec un pied dans la tombe, il me semblerait plus judicieux à moi aussi d'évoquer des notions d'amour et d'espoir plutôt que de dire crûment au monde : «*Vous êtes pas tannés de mourir bande de caves*» (Péloquin). En cela, John G. Layton a été égal à lui-même : sincère, authentique et surtout raisonnable et rassurant... un bon Jack! Si la mort l'a auréolé d'une humanité qui confine à l'héroïsme, on ne saura jamais ce que l'exercice du pouvoir aurait fait de lui... Parlez-en à M. Barack Obama...

Bien sûr, la franche simplicité de M. Layton était émouvante et il nous aura démontré à quel point l'absence d'humanisme pèse lourdement dans les choix politiques et même sur le climat entourant les débats des décideurs dans l'arène parlementaire... mais ne le savions-nous pas déjà?

Plus que jamais, nous devrions nous rendre compte qu'apposer une croix sur un bulletin de vote une fois tous les quatre ans ne fera pas avancer d'un pouce les aspirations légitimes des citoyens si ceux-ci ne se regroupent pas D'ABORD pour forcer les dirigeants à prendre des décisions qui les favorisent eux, et non l'establishment traditionnel. Cette attente messianique qui nous caractérise a quelque chose de pathétique. Les «nous sommes prêts» ou les «*Yes we can*» ne devraient plus nous aveugler. Personne ne peut nous sauver...

Peut-être aussi préfère-t-on nos héros «morts» plutôt que vivants? Ils sont moins encombrants... À ce compte-là, si M. Duceppe s'était fait hara-kiri après la disparition du Bloc, son souvenir se serait-il niché plus chaleureusement dans nos cœurs? Y aurait-il déjà un parc à son nom à Montréal-Nord? Je ne mets pas en cause le choix de M. Layton, mais je m'interroge... J'aurais préféré que M. Layton prenne soin de lui et reste vivant, quitte à revenir plus tard, plus ragaillard... Bien sûr, il n'y a ni gloire, ni fierté à gagner pour s'être battu seul afin de sauver sa vie, mais on a le droit d'être «content» en maudit par exemple!

Moé aussi j'suis très malade pis j'suis un bon Jack. J'suis pour l'amour, pis contre la haine. À c't'heure allez-vous me promettre de continuer à acheter le journal *L'Itinéraire* si je vous dis que je mourrai demain? ♦

PHOTOS : MARK SPOWART / DREAMSTIME



NDLA. On apprenait récemment que le NPD détient toujours plus de 50 % des intentions de vote au Québec. Un pourcentage moindre aurait eu l'air d'un désaveu de nous-mêmes... On est p'têt pris pour «aller jusqu'au bout» nous autres aussi... mais au bout de quoi? Ne vit-on pas toujours dans l'illusion que l'Histoire s'accomplit pour notre bien?... Qui vivra, verra.



QUE SE PASSE-T-IL À L'ÎLE D'ANTICOSTI?



GILLES L. BOURQUE

Coordonnateur aux Éditions Vie économique (EVE)

Ce n'est pas seulement au ministère des Transports et dans la construction que les politiques du gouvernement de Jean Charest visant à sabrer dans les dépenses publiques risquent de provoquer une infiltration, voire une prise de contrôle de certaines fonctions de l'État. Dans les ministères reliés aux ressources naturelles, ça semble être une réalité depuis quelque temps déjà. Sinon, comment expliquer que depuis que le gouvernement a cédé au privé l'exploration du potentiel de l'île d'Anticosti, les découvertes s'annoncent en dizaines de milliards de barils de pétrole?

La plus récente découverte nous vient de Junex. L'entreprise a récemment fait savoir que le sous-sol lié à ses cinq permis (acquis en 2007) pourrait contenir pas moins de 12,2 milliards de barils, selon une estimation produite par Netherland, Sewell & Associates, Inc. (NSAI), une firme du Texas. En juin dernier, c'était la firme albertaine Sproule Associates Limited qui établissait à 19,9 milliards de barils le volume total de pétrole en place (le plus probable à 90 %) sur les permis que l'entreprise Pétrolia avait acquis d'Hydro-Québec en 2008. Au prix actuel du pétrole, c'est donc d'un patrimoine naturel de près de 3 000 milliards de dollars dont l'État du Québec se serait privé en cédant ses droits sur l'île d'Anticosti. Mais d'ici 20 ans, le FMI prévoit que le prix du pétrole devrait tripler, ce qui augmenterait cette valeur à 9 000 milliards, ou l'équivalent de 36 fois le PIB annuel du Québec. Assis sur une telle richesse, que de possibilités s'ouvrent pour les Québécois! On peut facilement comprendre que, dans ce contexte, un gouvernement étroitement fédéraliste puisse vouloir, coûte que coûte, priver le peuple québécois de ce trésor national. Tout en favorisant ses petits amis...

Grâce au travail d'enquête du journaliste Alexandre Shields du quotidien *Le Devoir*, nous pouvons discerner ce qui se cache derrière ce scandale de l'île d'Anticosti. Junex et Pétrolia ne s'y retrouvent pas en terrain totalement méconnu. Plusieurs travaux y ont été menés au fil des années. La Société québécoise d'initiatives pétrolières (SOQUIP), fondée en 1969 avec le mandat de rechercher des hydrocarbures pour l'État québécois, y a investi beaucoup d'efforts. La division Pétrole et gaz d'Hydro-Québec y aurait elle-même investi 9,8 millions de dollars en exploration pétrolière entre 2002 et 2007. Avant de céder au

secteur privé l'ensemble des permis d'exploration qu'elle possédait, Hydro-Québec prévoyait y investir plus de 330 millions afin de confirmer son potentiel. Les libéraux ont mis fin à cela de manière tout à fait incompréhensible; de là à présumer des pratiques de collusion... Et justement, que voyons-nous aujourd'hui? Plusieurs anciens employés d'Hydro-Québec et de la SOQUIP travaillent maintenant pour les entreprises privées qui contrôlent les permis d'exploration pétrolière sur l'île d'Anticosti et en Gaspésie. Dans un billet récent paru sur le site de Vigile.net, Jean-Claude Pomerleau montre, preuve à l'appui, qu'il était connu, avant même la vente à Pétrolia, que le sous-sol de l'île d'Anticosti recelait un potentiel important de réserves pétrolières. Première preuve : un reportage de l'émission *Découverte*, en 2004, dans lequel Claude Morin, géologue pétrolier senior pour Hydro-Québec, division Pétrole et gaz, déclare : «Ces structures [découvertes dans le sous-sol d'Anticosti] seraient identiques à celles d'un autre gisement récemment découvert près de Chicago (le gisement Albion-Scipio). Or, ce gisement dans l'État du Michigan est une découverte de classe mondiale, puisqu'on parle de 130 millions de barils de pétrole et au-delà de 200 millions de pieds cubes de gaz naturel.»

Deuxième preuve : le potentiel d'Anticosti est connu du ministère de l'Énergie depuis 2002! C'est ce que confirme Mme Rita Dionne-Marsolais, ex-ministre de l'Énergie, qui déclare que c'est sur cette base que le gouvernement Landry avait autorisé Hydro-Québec à entreprendre un vaste programme d'exploration de 330 millions pour la période 2002-2010.

Décidément, y a quelque chose de pourri dans le Royaume du Québec... ♦

PHOTO : ROMA74 / DREAMSTIME

COURRIER DES LECTEURS



LUI FERONT-ILS LA PEAU?

Le Parti québécois (PQ) fourbit déjà ses armes en vue de la prochaine élection générale. À la suite de la dernière réunion du caucus des députés, le journaliste Taïeb Moalla rapportait le 12 octobre, dans deux journaux (Québec et Montréal), que le PQ entend livrer une bataille de ruelles dans Mercier, comté représenté par Amir Khadir. Convaincu que le député de Québec Solidaire est partiellement responsable de la débâcle du Bloc le 2 mai dernier, le PQ veut lui «faire la peau»!

En cette époque où tous les partis d'opposition dénoncent la «mafocratie» gouvernementale et l'intimidation faite aux élus, il est stupéfiant et aberrant que le PQ, couteau entre les dents,

s'inspire du glossaire mafieux pour propager dans ses rangs une «fatwa» pour assassiner politiquement le député de Mercier. Fut un temps où le PQ cherchait «à se voir confier» le pouvoir par la démonstration qu'il était le meilleur parti. Aujourd'hui, il cherche désespérément «à s'accaparer» du pouvoir coûte que coûte et de façon parfois discutable. Autre temps, autres mœurs, autre philosophie, indécente et infecte. Alors que de rares acteurs soucieux du bien commun tentent de redorer la noblesse de l'activité politique, de nombreux autres n'y voient qu'une jungle impitoyable où l'adversaire efficace et apprécié incarne l'ennemi à abattre. Belle démocratie... Triste fin pour le PQ.

Michel Bédard,
chef de Fierté Montréal



		5		1	8			6
						8		5
	2	7						
5	3							
						5		2
	4		9	6				
9			6	3	7			
	1	3					8	9
7					9	4		

NIVEAU DE DIFFICULTÉ : FACILE

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

NOTRE LOGICIEL DE SUDOKUS EST MAINTENANT DISPONIBLE.

10 000 sudokus inédits de 4 niveaux par notre expert, Fabien Savary. En vente exclusivement sur notre site.

WWW.LES-MORDUS.COM

3	6	4	9	8	1	2	5	7
8	7	4	2	5	3	1	6	9
9	8	7	2	5	1	6	3	4
1	3	7	5	9	6	4	8	2
7	9	2	3	5	6	1	8	4
2	5	9	4	3	8	6	7	1
8	4	6	1	7	2	9	3	5
8	2	7	3	5	6	9	1	4
5	7	8	2	9	4	1	6	3
6	4	9	8	3	7	5	2	1

Jeu réalisé par Ludipresse

info@les-mordus.com

PROGRAMME ACTION

Action est un programme de préemployabilité qui vise à permettre aux personnes éloignées du marché du travail de progresser suffisamment sur le plan socioprofessionnel pour être en mesure de participer à une mesure d'aide à l'emploi visant à accroître leurs possibilités d'accéder au marché du travail.

POUR PARTICIPER AU PROGRAMME ACTION, la personne doit être prestataire du programme d'aide sociale ou du programme de solidarité sociale et présenter des caractéristiques associées aux personnes éloignées du marché du travail. Elle n'est pas prête à entreprendre une démarche prévue par une mesure d'aide à l'emploi.

Si vous désirez participer au PROGRAMME ACTION, prière de communiquer avec Jocelyne Sénécal par courriel à jocelyne.senecal@itineraire.ca ou par téléphone au 514.525.5747 poste 230





ESSAYEZ NOS VOYAGES ORGANISÉS

Chaque passager compte pour la planète
stm.info

GRAND CAFÉ...

PETITE EMPREINTE



Le Houtte
à l'origine
Bonne de Gode, fabrique
à partir de produits agricoles
responsables

Van Houtte, le café au bureau qui vous aide à faire
ces petits gestes qui font une

grande différence.

Latte Lounge

- Cafés et cafs de spécialité
- Socialement responsables
- Moulus et infusés sur demande
- Utilisant un minimum d'emballage



Services de café

www.vanhoutte.com

Contactez un représentant au 514 728-2233 ou 866 881-2233